LE VOILE D'ISIS

30e ANNÉE — N° 66 — Juin 1925

SOMMAIRE

IAN MONGOÏ......... *Glanures du voisin et reprise de fonds.*
ALICE SAUERWEIN.... *Rudolf Steiner* (avec portr. hors texte).
G. TAMOS........... *Le Signe des Poissons et Neptune-Poséïdon.*

LE CINQUANTENAIRE DE LA MORT D'ÉLIPHAS LÉVI

PAUL-REDONNEL.... .. *Le livre de Paul Chacornac sur Eliphas Lévi* : Présentation.
VICTOR-EMILE MICHELET *Préface.*
PAUL CHACORNAC..... *Eliphas Lévi* : L'Homme et l'Œuvre *(avec portrait).*
LIPHAS LÉVI......... *Lettres au baron Spedalieri,* 2e vol. (suite).

Dr VERGNES......... *Les Superstitions Médicales chinoises* (fin).
A. ROUHIER......... *Le Yocco.*
P.-R................ *Répertoire Esotérique* : *Questions et Réponses.*
G. POSTEL.......... *Les Premières Nouvelles de l'Autre Monde ou la Vierge Vénitienne* (fin) Traduction de H. Morard.

PETITE CHRONIQUE DU MOIS : PAUL-REDONNEL : *Pages pouvant avoir leur place dans les " Vies Successives ".* — Dr VERGNES : *Phytothérapie médicamenteuse.* — X : *Singulier parallélisme des faits.* — *CARNET DE L'OCCULTISTE* : Dr E. DELOBEL ; Dr VERGNES. — LES REVUES : Dr E. DELOBEL.

RÉDACTION ET ADMINISTRATION
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
PARIS

LE VOILE D'ISIS

REVUE PHILOSOPHIQUE DES HAUTES ÉTUDES

PARAISSANT LE QUINZE DE CHAQUE MOIS

AYANT POUR BUT :

L'ÉTUDE DE LA TRADITION ÉSOTÉRIQUE
ET DES DIVERS MOUVEMENTS DU SPIRITUALISME

DIRECTEUR :
PAUL CHACORNAC

RÉDACTEUR EN CHEF :
PAUL-REDONNEL

DIRECTION — RÉDACTION — ADMINISTRATION
11, QUAI SAINT-MICHEL, PARIS (V^{e})
TÉLÉPHONE : GOBELINS 20-43

Les manuscrits non insérés seront retournés sur simple demande.
Les ouvrages doivent être adressés à la Direction et non aux détenteurs de rubriques.
Les auteurs sont seuls responsables de leurs articles.

Les abonnements doivent être adressés à l'administration :
11, quai Saint-Michel, PARIS (5e) — Compte Chèques postaux : PARIS 30.786.
R. C. Seine 113.599

CONDITIONS D'ABONNEMENT

FRANCE, un an	**20** fr.	ÉTRANGER, un an. . . .	**25** fr.
LE NUMÉRO.	**2 50**	LE NUMÉRO.	**3** »

LE VOILE D'ISIS est une revue philosophique des Hautes Etudes. Elle est rédigée par de nombreux collaborateurs dont les noms font autorité dans ces études.

LE VOILE D'ISIS donne sur les branches les plus diverses de la Tradition ésotérique des études originales, documentées, synthétiques, écrites dans un langage clair et précis.

LE VOILE D'ISIS, par sa documentation et ses rubriques, tient le lecteur au courant de toutes les modalités du mouvement spiritualiste

SOMMAIRE DU Numéro de Juin 1925

IAN MONGOÏ	*Au Seuil du laboratoire de la Vie.*
PAUL-REDONNEL . . . . . / F. JOLLIVET-CASTELOT	*Le Comte Henri de Saint-Simon.*
ADINA	*Magisme et Sorcellerie Malgache.*
G. PIGNATEL	*Shakespeare, Génie de la Renaissance.*
J. BRICAUD	*Le Mage Philippe. Ses Enseignements.*
H. REM	*Physionomonie. Les Rides.*
L. GRASSOT	*Clef de l'Œuvre.*
ELIPHAS LÉVI	*Lettres au Baron Spédalièri* (suite)
E. BULWER-LYTTON . . .	*Une Etrange Histoire*, 2e partie (suite).

D'UN MOIS A L'AUTRE

Glanures du voisin et reprise de fonds

UNE SÉANCE DE SPIRITISME CHEZ Me BUSSON-BILLAULT. — *Au début de mai 1914, dans les salons de Me Busson-Billault, avocat à la Cour, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats et sénateur de la Loire-Inférieure, étaient réunis Mme Rachel Boyer, Mlle Madeleine Roch, du Théâtre-Français, le poète Jean Richepin, de l'Académie Française, et de nombreuses personnalités du Tout-Paris. La causerie ayant un instant aiguillé sur le spiritisme, Madeleine Roch déclara, en riant, qu'elle possédait un don de médiumnité remarquable.*

— *Ah ! bah ! s'exclama l'auteur des* Blasphèmes, *sceptique et narquois. Si nous vous mettions à l'épreuve ?...*

Madeleine Roch y ayant consenti, on apporta un guéridon ; les assistants firent la chaîne classique et quelqu'un (?) *posa une question relative à un événement possible devant se produire au Théâtre-Français, à la fin de l'année.*

— *Non, répondit l'esprit de la table.*

— *Pourquoi ? demanda Madeleine Roch.*

— *Parce qu'il y aura la guerre.*

— *La guerre ! Et quand donc éclatera-t-elle ?*

— *Dans trois mois.*

— *Avec qui ?*

— *Générale.*

Plus impressionnés qu'ils ne le voulaient, les spirites éventuels se regardèrent.

— *Si nous rédigions un procès-verbal de cette communication ? proposa Jean Richepin.*

Tout le monde approuva. Le compte rendu de la séance fut rédigé par le poète, daté de mai 1914, contresigné par les assistants et confié au maître de céans Me Busson-Billault.

Celui-ci est mort. Mais le procès-verbal doit être entre les mains de ses héritiers. Il serait intéressant

de le publier, si, du moins, ce que nous venons de relater est exact. Nous avions écrit, pour en avoir confirmation, aux deux artistes et au poète, mais nous tenons le fait d'un des opérateurs. On ne nous a pas honoré d'une réponse. Devons-nous appliquer le proverbe: qui ne dit mot, consent ? Voire ! pour garder le silence sur cette communication d'outre-tombe, de quoi ou de qui, grands dieux ! a-t-on donc peur ?



PRESSENTIMENTS. — *Les pressentiments sont accompagnés parfois de vision* télépathique prémonitoire. *Mais ce qui rend ceux-ci plus extraordinaires, ou si l'on veut plus intéressants, c'est que la victime est une femme d'un certain âge, psychologue notoire et de grande clergie. Le milieu médical et scientifique autrichien en a été troublé. Il s'agit de la doctoresse Hug-Hermuth, de Vienne, disciple du Pr Freud. Elle avait lu dans la pensée de son neveu que celui-ci la tuerait, et elle écrivait à une de ses amies, quelques semaines avant sa mort, ces lignes douloureuses :*

« Je passe mes jours à attendre le coup qui doit m'être porté. Cette attente est extrêmement pénible, car par moments je le vois distinctement s'approcher de moi et me serrer le cou. »



L'IDÉE CHARITABLE ET MACABRE D'UN RÉVÉREND. — *Or, ceci s'est passé en août de l'année dernière, mais cette longueur de temps n'ôte rien d'essentiel à la particulière saveur de l'anecdote.*

Le Révérend de l'église Saint-Paul, à Covent-Garden (Angleterre), est comme tous ses confrères en cléricature, à la tête de bonnes œuvres. Or, les bonnes œuvres ont de commun avec toutes les organisations sociales qu'il faut les alimenter pour les faire durer ; et le Révérend de l'église Saint-Paul, comme ses confrères, de son pays et d'ailleurs, manquait de pécune.

Comment et que faire pour s'en procurer ?

Notre sacerdote se souvint que notre immortel Rabelais est homme de bon conseil et il piocha les substantificques livres du génial écrivain. Mais des moultes manières de se procurer des ressources dont usait Panurge, aucune ne pouvait convenir au Révérend. Il ferma le livre et il allait se désespérer lorqu'une idée bizarre lui vint, encore assez vague.

Il se coucha, toujours souffrant de « douleur nonpareille », et il fit un rêve singulier. Il se trouvait devant un de ces cimetières de jadis sur les murs duquel un artiste avait peint des scènes peu folichonnes et très morales connues sous le nom de « la danse des morts ». Cette enseigne adéquate à la clientèle de l'enclos funèbre venait corroborer l'idée saugrenue qu'il avait eue en se couchant.

— Bah ! dit-il, en se réveillant le lendemain, pourquoi pas ? Ce bal qui existait seulement sur les murs, je vais l'organiser dans l'intérieur.. avec des vivants, s'entend.

Et allez donc ! que faire au cimetière à moins que l'on n'y... danse ?

Entrez, misses et gentlemen ! entrez ! venez céans, vous esbaudir dans la cité des dernières demeures ! venez y baller et fringuer, cela ne coûte que la misérable somme de neuf pence.

Et la jeunesse répondant nombreuse à l'invite du Révérend, ce bal eut, nous dirent les gazettes, un grand succès. Aux accents de l'orchestre qui tonitruait sous le porche de l'église, les couples, le sourire florissant les lèvres, giguaient et carolaient sur les tertres funèbres. On dût y danser le tango, cette danse dont Mgr Duchêne s'étonnait qu'elle eût lieu debout.

Horreur ! oui ! c'est bien l'exclamation indignée que je m'attendais à entendre sortir des lèvres des lectrices et lecteurs du Voile ! *Horreur !*

Je me suis laissé dire qu'en France, nous trouvons irrespectueux et regardons presque à l'égal d'une action profanatrice le fait de marcher même sur une pierre tombale. Et voici que, par ailleurs, on piétine la terre sacrée !

Aussi ne puis-je point ne pas me rappeler un conte — est-il d'Hoffmann, d'Edgar Poë, d'Anne Radcliffe ou de mon aïeule ? peu importe ! — où il est question de rendez-vous de couples amoureux dans un cimetière et...

Non ! je ne voudrais point troubler la paix du cœur des danseurs de Covent-Garden et moins encore leur dire l'épilogue du conte auquel je fais allusion.

Reportons l'aventure aux temps antiques de la Grèce et situons la fête païenne à Nécropolis.

Requis par le plus pudibond des sept archontes, Minos, Eaque et Rhadamante ont quitté les enfers pour venir siéger dans le cimetière-baladoire. Et sous

les yeux phosphorescents des mânes irrités, Terpsichore, un peu troublée, plaide la cause des imprudents, tandis que l'impitoyable Naenia, qui n'est chorégraphique que sur les murs de son enclos funèbre, prononce le dernier « attendu que » du jugement.

***

UNE NOUVELLE VICTIME DE TOUT-ANK-AMON. — AUTRES EXEMPLES DE VIOLATION DE SÉPULTURES SUIVIE DE MORT. — *Lorsque M. Howard Carter fit ouvrir le sarcophage du pharaon irrité, il y avait avec lui le Pr Newberry. Et voilà que des dépêches ont annoncé que ce dernier venait d'être atteint d'un mal* inexplicable.

Pour compléter ce que nous avons dit sur ces « accidents » soudains, nous nous proposons de publier quelles mesures préventives on aurait dû prendre, et quelle incantation préservatrice on aurait pu prononcer avant de pénétrer dans l'hypogée. La prudence et le respect sont loin de s'exclure. De la sorte, selon son degré de spiritualité et d'intelligence, chacun pourra déduire les causes de ces maladies étranges et de ces décès déconcertants.

Quant à nous, nous croyons qu'il eût été prudent de ne rien négliger. Le verbe et l'action, l'esprit et la lettre se confondent et sont aussi unis que dans la flamme, la chaleur et la lumière.

Mme Myriam Harry a déclaré que la tombe du pharaon était la seule, dans la vallée des Rois, qui n'eût pas été explorée par les voleurs. L'affirmation de notre sympathique consœur est-elle fondée ? Les reproductions qu'on a données de l'hypogée montrent sous le char royal une excavation qui prouverait le contraire. Mais nous sommes ainsi faits que lorsque les voleurs ne sont pas notoires, on se désintéresse de leurs gestes. Quoi qu'il en soit, les accidents funestes se produisant fréquemment après ces profanations, nous n'accepterons que sous réserves les visions cornues des uns et des autres, et continuerons à penser que ces maladies et ces décès sont dus à des sanctions mystérieuses.

La mort inattendue, en Extrême-Orient, d'André Tudesq nous en fournit une nouvelle preuve. Voici d'ailleurs les confidences in extremis *que notre malheureux confrère a faites au président de la presse cochinchinoise. Comme celui-ci essayait de le réconforter :*

« — *Ami, lui a-t-il répondu, je suis marqué. Il est des lieux saints qu'il ne faut pas violer. Un illustre voyageur avait porté en un temple sacré d'Angkor la pioche sacrilège, un bonze lui prédit la mort. Il a été, comme vous savez, assassiné. Or le gouverneur général Maurice Long, lord Northcliffe et moi nous avons aussi violé avec l'impiété de touristes curieux un temple enfoui dans la Sylve. C'est en vain qu'un moine bouddhiste nous en interdisait l'entrée. Nous avons passé outre, et le bonze nous a jeté l'anathème et fait savoir qu'avant un lustre nous serions tous trois rayés du nombre des vivants.*

Lord Northcliffe et Maurice Long sont morts. Il ne reste que moi, et voici la quatrième année. La prédiction qui pèse sur moi va s'accomplir. »

Le décès de Lord Northcliffe et de Maurice Long, auquel il est fait allusion, remonte à 1922 *et la violation à* 1921. *Or, un an auparavant, il leur était arrivé une mésaventure qui avait, si le proverbe indien est vrai, lié leur fin dernière :*

En 1920, *le Directeur du* Times *et le Gouverneur général faisaient ensemble, à Colombo, une longue et, disons, délicieuse promenade sous le ciel incomparable de ce pays, lorsque la voiture qui les transportait capota. Peu s'en fallut qu'ils ne fussent précipités dans un gouffre. Ne pouvant s'expliquer pour quelle cause ils étaient sains et saufs ils l'attribuèrent à un miracle.*

— Connaissez-vous, Monsieur le Gouverneur, dit Lord Northcliffe, quand ils furent remis de leur émotion, connaissez-vous ce proverbe des Indiens : « Quand Brahma sauve deux compagnons menacés d'un commun péril, il les unit dans le même destin et dans la même année ? »

— Ce qui signifie ? demande M. Maurice Long.

— Ce qui signifie qu'il ne s'écoulera pas plus de deux mois entre nos deux décès, répondit gravement le Directeur du Times.

Et deux mois après la mort de Lord Northcliffe en 1922, *Maurice Long disparaissait sur la terre enchanteresse où le proverbe et la prédiction du bonze se réalisaient.*

IAN MONGOÏ.

Rudolf STEINER

Un être de bonté et un être qui savait, c'est ainsi que Rudolf Steiner apparaissait à ceux qui ont eu le privilège de le connaître. De son existence prénatale, il avait apporté la connaissance de la Science spirituelle ; de 15 ans à 40 ans, avec le sérieux et la conscience qu'il apportait à tous les actes de la vie, il avait acquis la connaissance de la Science terrestre. Et c'était bien cette Science spirituelle et cette science terrestre qui lui permettaient de satisfaire tous ceux qui venaient vers lui, afin de trouver une réponse aux questions que suscitaient en eux les multiples activités de la vie. Tous : poètes, peintres, sculpteurs, musiciens, hommes de science, sociologues, pédagogues, prêtres et médecins s'en retournaient avec l'impression qu'un coin du voile avait été levé pour eux.

Pendant les premières années d'un apostolat commencé à 40 ans, Rudolf Steiner, dans ses conférences et dans ses ouvrages, a donné à ses auditeurs et à ses lecteurs une merveilleuse Cosmogonie qui situe si bien l'homme, le microcosme, dans le macrocosme qui est son environnement, et d'admirables directives pour le développement de la vie intérieure dans des livres comme l'*Initiation, Le Seuil du Monde spirituel, Un Chemin vers la Connaissance de Soi* qui sont des livres de chevet pour ceux qui aspirent au déve-



RUDOLF STEINER
(1861-1925)

loppement intégral de leur être. Plus tard, afin de satisfaire tous ceux qui venaient à lui, assoiffés de connaissance et de vérité, Rudolf Steiner se décidait à donner pour chaque activité humaine des directives permettant de faire pénétrer la puissance de l'Anthroposophie dans la vie extérieure, afin de la rendre plus vivante et plus féconde.

C'est alors que jaillit, dans tous les domaines, cette magnifique floraison aboutissant à des réalisations pratiques.

En art, à cette Ecole d'Eurythmie du Gœtheanum créée et dirigée par Mme Marie Steiner, école à laquelle a été adjointe, plus tard, une école d'art dramatique.

En pédagogie, à l'Ecole Waidorf, à Stuttgart, qui accueille tous les jours plus de 800 enfants. Des écoles similaires ont été ouvertes en Hollande et en Angleterre ; puisse la France avoir, un jour, ses écoles Rudolf Steiner !

Pour la Médecine, les Laboratoires internationaux d'Arlesheim, autour desquels se sont groupées quatre maisons de santé pour les enfants et pour les adultes.

En même temps que les médecins, des prêtres venaient aussi vers Rudolf Steiner lui demandant de les aider à faire revivre le côté ésotérique de la religion et, sous l'impulsion qui leur était donnée, se fondait, en dehors de la Société Anthroposophique, cette « Communauté chrétienne » qui a pu répondre aux aspirations de tant d'âmes.

Pendant ce temps s'élevait ce magnifique Gœtheanum, si discuté au point de vue artistique, mais qui, de l'avis de tous, résolvait, au point de vue architectural et au point de vue de l'acoustique, des problèmes qui ne l'avaient pas encore été. Malgré toutes ces discussions, l'impression que l'on y éprouvait était si harmonieuse, si rythmée, si l'on peut s'exprimer ainsi, que tout l'être en était pénétré et que des visiteurs, tout à fait étrangers au mouvement anthroposophique, s'y découvraient comme dans un sanctuaire, rendant ainsi hommage au résultat qui peut être obtenu par des formes et des couleurs en parfaite harmonie les unes avec les autres.

Il a disparu, mais, déjà, sur la colline, sanctifiée par la douleur, s'élève le nouveau Gœtheanum, fruit merveilleux tel que devait en produire une aussi admirable fleur et qui sera le centre de l'Ecole supérieure libre de Science spirituelle fondée par Rudolf Steiner en 1923, à l'époque de Noël.

Travailler sans perdre un des instants de cette vie si belle pendant laquelle, dans un rythme constant, nous devons, sans cesse, recevoir et donner, telle paraissait être la devise de Rudolf Steiner ; telle sera, nous l'espérons, celle de ceux à qui il a tant apporté et qui doivent, après lui, répandre parmi ceux qui aspirent à la connaissance toute l'œuvre admirable qu'il a laissée derrière lui.

Alice SAUERWEIN.

26 *avril* 1925.

Le Signe des Poissons et Neptune-Poseïdon

Le Signe des Poissons, douzième des Signes du Zodiaque, est le troisième de la Triplicité d'Eau. Nous y voyons présider Neptune, le frère de Jupiter et l'oncle de Mars, dieux correspondant, ainsi que nous l'avons vu, aux deux autres Signes de cette Triplicité : le Cancer et le Scorpion.

Ces trois Signes, Cancer, Scorpion, Poissons, sont, ainsi que les trois dieux qui leur correspondent, de vrais emblèmes de l'instabilité, du mouvement incessant, parfois désordonné, du flux et du reflux des fluides, des forces, des énergies, des sentiments, des désirs, voire même de la Volonté. Les trois dieux sont, parmi tout l'Olympe, ceux dont la destinée est la plus mouvementée, comme ceux dont les actions peuvent sembler les plus contradictoires, les plus conduites par le sentiment, le désir, la passion.

Nous avons relaté le mythe de Jupiter et le mythe de Mars. Quant à Neptune, voici ce qu'en écrivent les anciens Mythologues :

Fils de Saturne et de Rhéa, Neptune, au dire de la plupart des auteurs, fut sauvé par sa mère du sort que le fils d'Uranus réservait à sa progéniture. Rhéa, déjà lasse de voir ses enfants devenir les victimes du serment fait par Saturne à son frère Titan, cacha le jeune Poséïdon dans une bergerie d'Arcadie et présenta à Saturne

un jeune poulain dont elle venait, disait-elle, d'accoucher. Saturne, trompé par ce stratagème, dévora le poulain. Pourtant, au dire de quelques poètes, Saturne, plus perspicace, éventa le mensonge et fit subir à Neptune le sort de ses aînés.

Quand Jupiter, qui devait naître ensuite, eut décidé de détrôner son père, Neptune s'unit à lui. En retour de ce fait, le roi de l'Olympe lui accorda la royauté des mers, des fleuves, des îles et des rivages.

C'est lui qui gouverne les eaux et qui commande par la voix formidable de la tempête ; ce qui l'a fait nommer par certains auteurs « le mugissant ». Il agite les flots ou les calme à son gré, suivant ses préférences ou ses caprices et suivant qu'il désire protéger ou combattre les habitants des rivages et les navigateurs. Il peut même, grâce à l'humide élément, soit affermir la terre et la rendre prospère et sûre, soit l'ébranler par de terribles secousses, par des tremblements de terre, par la chute des montagnes et des rochers qu'il lui suffit de frapper d'un coup de son trident pour les faire écrouler. C'est de leur masse amoncelée, comme de celle des flots, qu'il fit une barrière infranchissable entre l'Olympe et le Tartare, où furent enfermés les Titan après la guerre que Jupiter leur fit, et à laquelle il prit également part. En un mot, il est considéré comme la cause du mouvement de toutes choses ici-bas.

Sa puissance est telle qu'il osa un instant conspirer avec Junon pour détrôner son frère.

Son aspect redoutable, ainsi que la puissance de ses attributs et l'irracibilité de son caractère en faisaient un objet de crainte bien plus que d'affection et d'adoration de la part des humains ; et pourtant, ses colères apaisées, il est bon et compatissant pour eux, sauvant le naufragé, dégageant, à l'aide de son trident les navires échoués dans les rochers, faisant regagner leurs limites aux fleuves et aux eaux débordés.

Malgré son aspect grave, ce n'est point un dieu austère, et l'histoire de ses nombreuses amours est là pour le prouver. Mais comme il sait par expérience que son aspect inspire plus la crainte que l'affection ; ne dut-il pas envoyer à Amphitrite, qu'il courtisait alors et que sa vue avait fait fuir dans une caverne au pied du mont Atlas, un éloquent et charmant dauphin plaider sa cause avant qu'elle acceptât de devenir sa femme ; il recourt à la métamorphose dans ses autres amours. C'est sous la forme d'un taureau qu'il obtint les faveurs d'une des filles d'Eole ; sous celle du fleuve Ampée, il courtisa Iphiomédie ; sous celle d'un bélier, Bisaltis ; sous celle d'un cheval, il viola Cérès ; sous la forme d'un oiseau, il abusa de Méduse, et sous celle d'un dauphin, de Mélantho. De ses liaisons lui naquirent de nombreux descendants, dont les principaux sont : Phénix, qu'il eut de Libye ; Io, qu'il eut de Phyrène ; Protée, qu'il eut de la nymphe Phénice ; Glaucus, de la nymphe Naïs. Iphiomédie lui donna Ephialté et Atus ; enfin d'Amphitrite, sa femme, naquit

Triton, qui devint son trompette et son joueur de flûte et qui portait ses ordres d'un bout à l'autre de son immense royaume.

Nous avons relaté en son temps l'histoire de son différend avec Mars et comment il en appela au jugement de tous les dieux. C'est encore à l'arbitrage des autres membres de l'Olympe qu'il eut recours dans son différend avec Pallas au sujet de la possession de l'Attique. Il fut encore en compétition avec Junon pour Mycènes et avec le Soleil pour Corinthe.

Ayant, ainsi que nous l'avons dit, conspiré avec Junon pour détrôner Jupiter, il fut chassé pour un temps de l'Olympe et envoyé sur la terre. C'est pendant ce séjour ici-bas qu'il bâtit, avec ses compagnons d'exil, Apollon et Vulcain, les murailles de Troie. Nous savons que les trois Olympiens, frustrés de leur salaire par Laomédon, s'en vengèrent en détruisant la ville.

Neptune, malgré son caractère et son aspect parfois terrible et sauvage, était l'un des dieux les plus honorés de la Grèce et de l'Italie, où il possédait de nombreux temples, et où il avait ses fêtes et ses jeux solennels. La plupart des sculpteurs le représentaient nu, entouré de ses attributs principaux, le trident, le cheval et le dauphin. On lui sacrifiait des taureaux. Enfin, le mythe rapporte qu'il avait les yeux et la barbe bleus comme la mer sur laquelle il gouverne.

Si maintenant nous nous reportons au Signe des Poissons, tel qu'il nous est donné par la tra-

dition astrologique, nous voyons que, contenant le Soleil au temps de la naissance, il donne :

Des impressions mobiles, une certaine inquiétude d'esprit, un certain mécontentement de soi-même qui incite à parfaire toujours l'œuvre entreprise.

Les personnes nées sous son influence ont une double nature assez difficile à connaître, faite de contrastes marqués, tantôt calmes et graves, tantôt sévères et courroucées.

Leur volonté est forte, bien que parfois changeante ; elles sont souvent despotiques et autoritaires, quoique sans tyrannie. Elles sont lentes à s'émouvoir, mais aussi lentes à s'apaiser et se vengent toujours tôt ou tard. (Neptune se vengeant de Laomédon longtemps après l'insulte qu'il a reçue.)

Elles ont les passions vives et un goût très marqué pour les plaisirs des sens (Neptune et ses nombreuses liaisons) ; elles aiment la bonne chère, les libations copieuses, et se plaisent, entourées d'amis nombreux, auxquels elles ont recours dans leurs disputes et le règlement de leurs différends (Neptune portant tous ses différends devant le conseil des autres dieux réunis). Elles ont le don de l'éloquence, soit de parole, soit de plume, et arrivent souvent par ce fait au but de leurs désirs (Neptune plaidant avec succès par l'entremise d'un dauphin sa cause près d'Amphitrite).

Elles acquièrent leur position et leur fortune par leurs œuvres et leur mérite personnel (Neptune

acquérant par son propre mérite la royauté sur les eaux), mais elles risquent de subir de grandes pertes par imprudence ou mauvaise spéculation (Neptune chassé du ciel pour sa conspiration).

Ce Signe donne habituellement plus de sœurs que de frères, avec danger de perte prématurée pour l'un d'eux ; il donne aussi, et souvent en partie par la faute, ou du moins par le fait de la personne elle-même, de violents évènements aux parents avec renversement de position ou de fortune (Saturne détrôné et mutilé par Jupiter avec l'aide de Neptune). De même, les personnes nées sous cette influence risquent d'être frustrées dans leurs héritages par le fait de leurs parents ou beaux-parents. De toutes façons, elles se trouvent éloignées de leur propre famille dès leur jeune âge (Neptune confié aux bergers d'Arcadie).

De longs voyages sont indiqués, particulièrement sur mer, voyages nécessaires soit pour l'acquisition de la richesse, soit pour l'exploitation de la fortune acquise. Cette fortune, bien que conquise par le propre mérite et le travail, est toujours opulente, elle est néanmoins sujette à quelques vicissitudes par pertes ou frustrations (Laomédon frustrant Neptune du prix de son travail), ainsi que par procès (Compétitions de Neptune avec Pallas, Junon, etc...).

Ce Signe donne quelques luttes ou quelques infortunes pour le conjoint, et parfois deux mariages. De toutes façons, il donne presque toujours des enfants de plusieurs lits. Parmi ses enfants,

plusieurs, sinon tous, acquerront des situations nécessitant de leur part de nombreux voyages, tant sur terre que sur mer (Triton portant les ordres de Neptune à travers l'élément humide).

A côté d'amitiés solides, il y en aura de changeantes, et une traîtrise est à redouter de la part de faux amis. Quant aux inimitiés, il y en aura de violentes et de déclarées, mais elles seront impuissantes à nuire à la personne.

Enfin la Tradition donne à ce Signe comme correspondance, parmi les plantes : les algues et herbes marines, les fougères et les mousses ; parmi les pierres : le rocher, le sable, le corail ; parmi les animaux : le cygne, le cheval, le dauphin ; toutes choses sur lesquelles préside le dieu Neptune.

Avec ce douzième Signe, nous avons terminé l'étude de la correspondance des Signes du Zodiaque avec les douze grands dieux de la Mythologie. Nous aurons, par la suite, l'occasion de revenir sur ces indications en étudiant les rapports des Signes les uns avec les autres et les Triplicités. Nous verrons également les correspondances des différentes planètes ; mais nous pouvons dès aujourd'hui constater qu'il existe une concordance parfaite entre la Tradition mythologique et la Tradition astrologique, et c'est sur cette concordance que nous désirons en terminant attirer l'attention des lecteurs.

Comme nous le verrons dans un prochain article, certains Astrologues étrangers, profitant

de ce fait que le plus grand nombre des auteurs ayant traité d'Astrologie laissent dans l'ombre l'influence propre des Signes, profitent de cette lacune pour donner des interprétations de leur cru parfois en parfait désaccord avec l'influence réelle des Signes. Or, on ne saurait trop s'élever contre ces interprétations imaginatives qui risquent de jeter le discrédit sur une science laissée trop longtemps dans l'oubli, à l'heure où de nombreux chercheurs s'essaient à la retrouver. A notre avis, il n'y a que deux méthodes à suivre pour l'étudier avec profit, soit travailler à la manière de notre savant compatriote, Paul Choisnard, alias Paul Flambart, avec toute la méthode scientifique actuelle, n'avançant que pas à pas en s'appuyant sur des centaines et des milliers de faits dûment contrôlés, soit s'en tenir strictement aux données traditionnelles léguées par les anciens. C'est pour aider ceux qui préfèrent ce second mode d'étude que nous avons écrit cette série d'articles, afin de leur donner le fil conducteur dans le labyrinthe des interprétations plus ou moins fantaisistes qu'on leur présente de toutes parts.

G. TAMOS.

Le livre de Paul Chacornac sur Eliphas Lévi [1]

PRÉSENTATION

L'estime sincère et loyale ne va jamais sans ombrage. Toute parole nous est précieuse qui touche l'être à qui nous avons voué un culte de vénération s'il est mort, d'amitié ou de respect affectueux s'il est vivant.

Mais si cette parole s'accorde mal avec notre sentiment de probité et notre besoin de justice, elle nous irrite. C'est que le cerveau, pas plus que le cœur, n'admet les allusions qui blessent, les inexactitudes qui déforment, les à-peu-près qui rapetissent — ou tendent à rapetisser — l'être qui requiert véhémentement notre suffrage.

Et s'il s'agit d'un écrivain : poète ou philosophe, savant ou lettré, dont le talent ou la doctrine furent en proie à la critique partiale et acerbe, un devoir s'impose au disciple : Remettre les choses au point, en ce qui a trait aux faits et gestes du maître ; affirmer, quelles qu'en soient les conséquences, la vérité toute nue et devenue, par une altération systématique, ennemie, l'erreur la plus grossière ; et enfin réfuter hardiment les attaques passionnées dont le maître a été victime ;

(1) ELIPHAS LÉVI. Le Rénovateur de l'Occultisme en France (1810-1875), par Paul CHACORNAC. Préface de Victor-Emile MICHELET.
Un volume in-8 carré de plus de 250 pages, imprimé sur vélin, illustré de 22 portraits, dont 9 du Maître, et de 17 dessins ou figures. Couverture artistique de Pierre CHAUX. (*En souscription :* 25 francs.)

tel est le triple but à atteindre ; telle est la lourde tâche à assumer.

Et c'est ce qu'a fait mon jeune ami Paul Chacornac pendant des années. Rien de plus faux que ce que l'on disait, ce que l'on écrivait, ce qu'on a dit, et ce qu'on a écrit sur Eliphas Lévi ; et sinon *tout*, du moins une grande partie ; est tellement erronée ou invéridique, que peu à peu naquit en l'esprit du Directeur du *Voile d'Isis* l'idée d'une rectification documentée de tous ces racontars.

Noter l'erreur et l'épingler d'un démenti motivé, fut la besogne à laquelle il s'adonna sans relâche.

Toutes ces réflexions, que je crois sages, et ces affirmations, que j'estime nécessaires, me sont venues à l'esprit en lisant les bonnes pages du livre ; et j'ajoute : voilà un travail qui devra figurer dans les rayons d'une bibliothèque, à côté des œuvres d'Eliphas Lévi, afin que ceux qui aiment et admirent ce maître l'aiment — sinon l'admirent — davantage.



En ce temps de fièvre galopante et de débauche babylonienne, où, frais émoulu des bancs de l'école, l'avéré grimaud de lettres, plagiant les classiques qu'il a ânonnés, écrit n'importe quoi, sur n'importe qui, ce livre de bonne foi, soigneusement élucidé et de belle tenue, d'une réelle importance par ses documents de première main, réjouira les occultistes.

Au surplus, à la lecture d'une telle œuvre on oubliera l'écœurante vulgarité de l'actuelle littérature.

Aussi ne saurais-je trop insister auprès des lecteurs du *Voile d'Isis*, qui sont certainement des admirateurs d'Eliphas Lévi, pour l'achat de cet ouvrage.

***

Sur le plan de la calomnie, ce levain des causeries languissantes, on peut affirmer que le nom d'Eliphas Lévi figure en bonne place. Nul n'échappe à la malice de ses contemporains, et triple fol celui qui croirait y parvenir, même en vendant ses biens et en en distribuant les sommes aux pauvres.

Oncques mortel ne fut plus indifférent aux choses matérielles de la vie que l'abbé Constant (de Baucourt), oncques Dame Misère n'eut de sujet plus fidèle, et nul déshérité de la fortune ne fut atteint de plus de traits barbelés qu'Eliphas Lévi. Méconnu sous son patronyme et poursuivi sous son pseudonyme, le magiste éminent qu'il était, fidèle jusqu'à la douleur à la doctrine qu'il ens igna, ne se départit point de sa bonté et de son indulgence.

Tout cela et bien d'autres choses où les larmes et parfois le sourire ne font pas défaut, sont contés en détail par Paul Chacornac. A m'étendre davantage sur les qualités de lecture et la puissance d'intérêt que possède son livre, serait vraiment le déflorer...

Lecteurs ! ce n'est point ici une analyse... mais succinctement une présentation, un paranymphe, une glose...

PAUL-REDONNEL.

PRÉFACE

Eliphas Lévi est mort le 31 mai 1875. Un demi-siècle plus tard paraît sa biographie détaillée qu'attendaient depuis longtemps tous ceux qu'enivra son œuvre savant et capiteux. Il y a une trentaine d'années, Eugène Chamuel, en sa jeunesse épanouie dans sa fameuse boutique de la rue de Trévise, promettait cette biographie et commençait à ce sujet une enquête qu'il ne lui fut pas donné de terminer. Aujourd'hui, Paul Chacornac nous donne le résultat de celle qu'il a su mener avec une conscience et une patience extraordinaires. De la naissance à la mort, il suit pas à pas le maître du dogme magique, avec une telle fidélité qu'on n'imagine pas ce qu'il laisse à glaner à ceux qui viendront après lui. On est frappé, à la lecture de ce livre, de la ténacité qu'il exigea dans les recherches si minutieuses.

A suivre cette vie inégale et longtemps tâtonnante, ballottée par les tourmentes, instable, pauvre, souffrante, on en vient à des conclusions de tout temps acquises aux esprits que les ans et la méditation ont pourvus d'expérience, à savoir que si l'esprit souffle où il veut, du moins il expose à de dures aventures ceux qui ont l'audace de révéler ses secrets. Voici le fils d'un couple ouvrier de vieille souche française, né à Paris, nourri à l'âpre école de la pauvreté, qui, prédestiné, après avoir dans tous les sens cherché péniblement sa voie, après des tâtonnements, des erreurs, de nombreux fourvoiements, finit par devenir un des plus audacieux explorateurs des arcanes de la connaissance, un maître gnostique. Quand il en est là, il est soutenu intérieurement

par une force occulte dont l'aide efficace est évidente. Chose curieuse : dès qu'il a conquis son initiation, il est un excellent écrivain. Sa phrase ardente, colorée, vivante est d'un bel artiste. Je me souviens que Catulle Mendès me récitait avec admiration des phrases du *Dogme et Rituel de la haute Magie* qu'il avait gardées dans sa mémoire pour leur beauté plastique. Mais antérieurement à sa « seconde naissance », tant qu'il n'est que le publiciste Alphonse-Louis Constant, il n'est aussi qu'un écrivain médiocre. Le génie qui inspire un homme, son daïmôn, est infidèle comme une amante. On constate chez Eliphas Lévi le même phénomène que chez Corneille. Ce grand tragique, en sa première période, écrit des pièces fort ordinaires, puis soudain, après *Le Cid*, il donne chefs-d'œuvre sur chefs-d'œuvre ; enfin vient une troisième période où il ne produit plus, en pleine vigueur de l'âge, que des tragédies ternes et mort-nées. De même, Eliphas Lévi : dans une première période, il entasse des libelles de polémique sociale sans autre valeur que leur intention généreuse, qu'il signe de son patronyme Alphonse-Louis Constant. Puis, quand il a connu la lumière initiatique, il donne coup sur coup cinq ou six livres, où la plus profonde science s'exprime dans le langage d'un artiste consommé. Enfin, les ouvrages qu'il écrit dans sa dernière période attestent la décadence intellectuelle.

Il faut se reporter à cette époque où le XIXe siècle est à sa moitié pour voir dans quelle atmosphère naissait à la vie intellectuelle ce fils de savetier destiné au baptême de l'esprit. C'est alors qu'assoit sa force cette féodalité ploutocratique qui n'a fait que croître et enlaidir, et qui, aujourd'hui, se drape dans les oripeaux démagogiques. Alors débute cette vie industrielle affolée de machinisme qui va faire le malheur de l'humanité. Alors s'épand dans l'air ce matérialisme épais dans lequel suffoquent toute poitrine puissante, tout esprit haut, toute âme généreuse.

Des élans de spiritualité se manifestent dans des écoles incertaines : les Saint-Simoniens et leurs succédanés : les Fouriéristes, les Comtistes, d'autres plus obscurs. Le socialisme au berceau, puéril, naïf, mais encore généreux, va prendre, avec Proudhon,

une vigueur qu'il dissoudra bientôt dans la basse politique.

Les Initiés sont très rares, ou dispersés. Leur chaîne se maintient : A Fabre d'Olivet et Joseph de Maistre a succédé Wroñski.

Voilà le monde dans lequel cherche sa voie le jeune Constant. Il a été instruit par des prêtres. Ses premières ferveurs sont vouées au sacerdoce. Mais, sacré diacre, il s'aperçoit qu'il n'a pas la vocation et il renonce à la prêtrise. Que ferait sous la discipline ecclésiastique ce tempérament ardent, curieux, combatif, sensuel et artiste ?

Il se jette dans la mêlée ; il lance des clameurs contre l'iniquité du siècle, contre la férocité du riche. Ses brochures de révolte, si médiocres soient-elles, lui valent par deux fois l'honneur de la prison. Bien peu d'années plus tard, en 1857, Victor Hugo écrivait au condamné Baudelaire : « ...Une des rares décorations que le régime actuel peut accorder, vous venez de la recevoir. Ce qu'il appelle sa justice vous a condamné au nom de ce qu'il appelle sa morale ; c'est là une couronne de plus ». Victor Hugo, empêtré dans les liens étroits de la petite politique, entend ici parler du régime impérial. Il faut l'entendre du régime d'anarchie ploutocratique qui est toujours le même, qu'il porte l'étiquette royale, impériale ou républicaine.

Cependant, Constant a cultivé son esprit par de fortes lectures ; il a affiné ses instincts d'artiste. L'heure sonne où il va « naître pour la seconde fois », où il va :

« Cueillir la palme d'or des hommes deux fois nés ».

Il a lu Swedenborg. Il est prêt.

Déroulant à travers le monde hostile la série ininterrompue de ses anneaux, la chaîne des initiés s'étend au long des siècles, afin que s'y suspendent des esprits. Il advient que les uns se rencontrent au même point du temps et de l'espace. D'autres, uniquement liés entre eux par les forces de l'esprit, auront vécu temporellement séparés par des siècles ou par des continents. Constant rencontra sur sa voie, parmi ses contemporains, un maître qui lui donna l'orientation : le Polonais Hoëné Wronski.

Voilà certainement une des plus extraordinaires figures du XIXe siècle que ce génie ardu et tourmenté qui veut bondir de l'absolu mathématique à l'absolu

philosophique. C'est lui l'original officier polonais des armées de Napoléon, cet Adam de Wierzchownia, que Balzac fait apparaître dans *La Recherche de l'absolu* pour jeter son Balthazar Claës dans la vie dévorante du « souffleur ». De Wronski, Laplace, interloqué, disait : « Il a fallu un Polonais pour introduire la mystique dans la mathématique ! » Mais ne sont-elles pas sœurs, comme les Muses ? Le mystère des Nombres, entités régulatrices du monde, ne saute-t-il pas de l'arithmétique à la Qabbale ? M. Ladislas Mickiewicz, le digne fils du grand Adam Mickiewicz, m'a raconté que son père, ayant traité de la question du messianisme, Wronski s'en alla criant que son illustre compatriote lui volait ce sujet.

— Hé ! riposta le poète, Jésus-Christ a négligé de prendre un brevet d'invention.

Le génie encyclopédique et prorrétique de Wronski, si maladroit à s'exprimer par la parole, rêve d'enfermer la somme formidable de ses connaissances dans un mécanisme didactique. Il n'est, à telle tentative, ni le premier ni le dernier. Les grands scholastiques ajustèrent une mécanique du raisonnement, et l'*Ars magna* de Raymond Lulle est une machine à penser, machine idéologique. Mais Wronski crée un organisme de métal, le « Prognomètre », où des rouages compliqués assurent le fonctionnement des plus profondes notions, figées en formules gravées. Wronski, d'ailleurs, n'avait-il pas trouvé la formule de Dieu ! Bien qu'attiré par les mathématiques, je ne me sens pas de force à comprendre cette formule, même si elle n'est qu'une transposition algébrique du traditionnel Tétragramme. Cette mécanique de la Connaissance, ce Prognomètre, Eliphas Lévi ne manqua pas de l'étudier, puisqu'il en fut le possesseur. Faut-il voir en ce Prognomètre l'objet inspirateur de cet Archéomètre qu'avec un intérêt ardent j'ai regardé fonctionner, à Versailles, sous les belles mains de Saint-Yves d'Alveydre ?

Les hommes qui doivent pénétrer au sanctuaire du Mystère sont prédestinés. La lueur des planètes sacrées signa dans leur paume le mont solaire. Mais c'est tantôt un événement de hasardeuse apparence, tantôt la rencontre d'un maître qui conduit leurs pas vers le seuil occulte. Me soit pardonnée la di-

gression d'une anecdote personnelle. Un jour, le charmant Arsène Houssaye me demanda :

— Qui vous a conduit à ces études ?

Il ne fut pas peu surpris quand je lui répondis :

— C'est vous.

« Oui, continuai-je, j'étais collégien quand je trouvai chez un libraire votre livre, *Les Destinées de l'âme*. Un chapitre y est consacré à Swedenborg. Je n'avais jamais entendu parler du Voyant suédois. Je lus ses œuvres. Je n'avais plus qu'à suivre la filière. »

La rencontre de Wronski orienta Alphonse-Louis Constant. Dès lors, il devint Eliphas-Lévi Zahed, et c'est sous ses deux prénoms hébraïsés qu'il est devenu immortel. Il suivit sans dévier la route sûre jalonnée par les maîtres classiques, et là, de même qu'il faut fouler aux pieds l'aspic et le basilic, il faut élaguer tout le fatras hétérodoxe, toutes les rêveries désordonnées qui bordent cette voie que Villiers de l'Isle-Adam me déclarait « la bonne voie... la seule ».

Alors, fort de ses profondes études, il donne successivement cinq ou six livres qui assurent sa gloire. Il entasse les manuscrits, dont certains sont encore aujourd'hui inédits, dispersés ou perdus. Il les écrit dans l'incertitude du lendemain, dans le dénument, dans la misère, mais dans la sérénité conquise de l'esprit.

Il demeure, avec le grand Lacuria, l'un des plus sûrs maîtres qui transmirent aux générations postérieures l'urne de sombre onyx au cœur de laquelle palpite l'ardente lampe de vie. Si cette chaîne d'esprits émissaires se brise dans une nation; si, dans l'intervalle d'un siècle, nul homme ne naquit, initiateur métaphysicien ou poète, pour constituer l'un des anneaux de la nécessaire cadène, c'est que cette nation, caduque, va mourir. Et comment pourrait-elle subsister, puisque nul Voyant ne serait là pour lui présenter l'idéal qui la fait vivre, pour lui révéler la face de son égrégore ?

Eliphas Lévi possédait la grâce préordonnée de l'artiste, et son œuvre cruciale de philosophe se pare de la rose de beauté. Ses pages sont souvent aussi décoratives que profondes. Sa prose nombreuse et couronnée d'images atteste un poète. Je n'en saurais dire autant de ses vers — car, hélas !

il en fit beaucoup, et ils sont tous quelconques. Mais le vers est une langue spéciale qui exige outre un don tout particulier, une technique ardue dont seuls quelques rares poètes soupçonnent l'étendue et les difficultés.

L'influence d'Eliphas Lévi s'exerça même en son vivant. S'affirma-t-elle sur ce beau poète, Bulwer Lytton, le grand romancier d'*Eugène Aram* et du fameux *Zanoni*, avec lequel il eut à Londres plusieurs entrevues ? Ce qui est certain, c'est qu'elle toucha fortement les esprits du mouvement de 1890, qui, tous, furent mes amis. L'emprise fut telle que Péladan écrivait pour son disciple idéal : « Méfie-toi surtout de la lecture d'Eliphas Lévi, un mage admirable qui te donnerait l'illusion de savoir et la témérité d'oser ».

Je transcris les phrases que Papus écrivait en 1894, dans la notice qu'il adjoignit au *Livre des splendeurs* : « Ce serait faire erreur que de chercher à déterminer la vocation de tous les occultistes modernes d'après l'influence exclusive d'Eliphas Lévi. C'est surtout sur les artistes et les défenseurs de la forme que le grand Kabbaliste exerce un empire presque souverain...

« Parmi les littérateurs élèves presque directs d'Eliphas, nous citerons Stanislas de Guaita, Victor-Emile Michelet, Albert Jounet, Joséphin Péladan, René Caillé.

« Parmi les occultistes issus des écoles scientifiques et sur lesquels Eliphas a eu une influence réelle, mais secondaire, nous citerons F.-Ch. Barlet, Julien Lejay, Albert Poisson, Marc Haven, Paul Sédir ».

Et c'est très justement qu'un peu plus loin Papus ajoute : « Nous avons toujours présenté le restaurateur de l'ordre Kabbalistique de la Rose-Croix (Stanislas de Guaita) comme le continuateur le plus direct d'Eliphas Lévi ».

C'est avec sa fervente admiration que Guaita, dans *Au seuil du Mystère*, salue celui qui fut, avec Fabre d'Olivet, son maître le plus direct.

Entre Wronski, caché dans les buissons de l'abstrait mathématique, et Lacuria, perché sur les sommets de l'abstrait de la théodicée, Eliphas Lévi a pris sa place dans la lignée des maîtres classiques

où prominent les Trithème, les Khunrath, les Guillaume Postel. La critique s'est attaquée à son œuvre. La critique est la dispensatrice de l'épreuve. Seul vaut qui reste debout sous la volée de ses flèches. La critique qui a tenté de rabaisser l'œuvre d'Eliphas Lévi n'était peut-être pas très compétente. Elle venait d'esprits certes intéressants, mais qui sont toujours demeurés sur le parvis du temple d'Hermès et n'ont jamais respiré les vapeurs du sanctuaire.

Comment cet œuvre d'Eliphas Lévi put être édifié à travers les luttes d'ici-bas, vous le verrez en suivant derrière le guide fidèle, dévoué et méticuleux qu'est Paul Chacornac, le rythme d'une vie cruellement tourmentée. Nous trouverons là, une fois encore, cette leçon que toute vie de révélateur est vouée à l'hostilité des forces ténébreuses. Eliphas eut la force d'œuvrer en surmontant cette hostilité. Il sut, il osa, il voulut, il garda le Silence. Que l'aile profonde du Sphinx enveloppe son destin accompli ! Vieillard ayant conquis le rameau d'or, il s'éteignit dans la sérénité. Le langage initiatique dirait : « Il naquit pour la troisième fois » ; le langage mystique dirait : « Il remonta vers le sein du Père ».

Victor-Emile MICHELET.

13 *mars* 1925.

ELIPHAS LÉVI

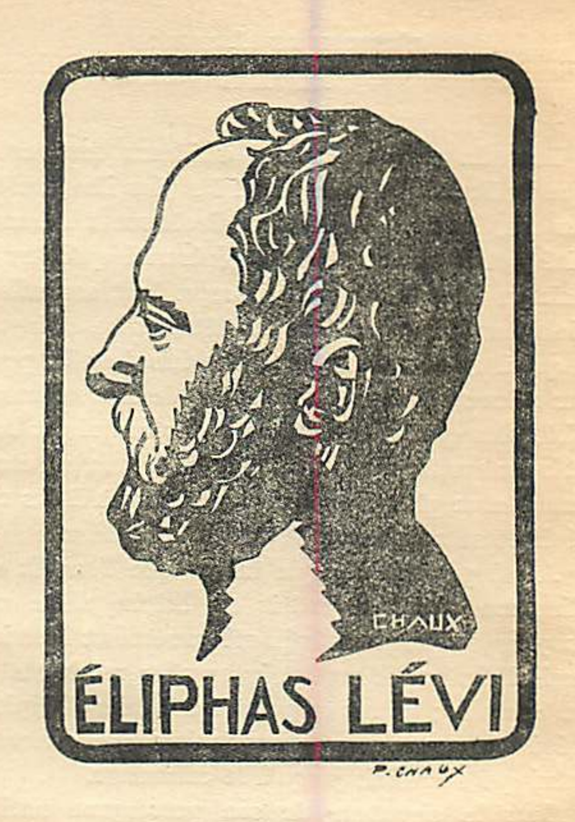
L'HOMME ET L'ŒUVRE

Issu du peuple, comme d'ailleurs tous ceux que la France compte parmi les plus illustres de ses fils, Eliphas Lévi aima sincèrement l'humanité ; et il l'aima pour la générosité qu'il trouvait en elle. Il n'accordait cependant son affectieuse amitié qu'à l'être honnête, probe et loyal, à qui il ne la retirait plus, une fois donnée, pour ces mêmes raisons de droiture et de bienveillance. Nul, plus que lui ne sut apprécier ce qui est bon et beau sur la terre, mais nul, en retour, ne combattit avec plus d'ardeur, et partout où il les vit sévir et se manifester, le mal et la laideur.

Aussi peut-on dire de lui ce que l'on dit de l'homme sage : Il battit en brèche selon ses moyens et son pouvoir la méchanceté et l'envie ; mais il ignora et voulut ignorer les méchants et les envieux ; et sur ce point, les lettres d'Eliphas Lévi sont un modèle de magnanime dédain envers celui qui s'oubliait jusqu'à le calomnier.

Sous la signature de son patronyme natif : A. Constant, cet état d'âme apparaît, soit qu'il écrive des chansons, soit qu'il publie des manifestes sociaux ; mais ces sentiments d'altruisme acquièrent tout leur épanouissement quand il écrit sous le pseudonyme d'Eliphas Lévi les pré-

cieux livres qu'il n'est permis à quiconque d'ignorer.



Il n'est donc point surprenant, quand on le suit dans son *curiculum vitæ* jusqu'à sa mort, de le voir avec toute son ardeur d'apôtre du bien et de la beauté apprécier les joies que la Provi-

dence sème sur son chemin et avec le calme des philosophes anciens et la résignation des premiers chrétiens, les souffrances, les déboires, les désillusions qu'il sait venir de la même main bénie.

Indifférent aux contingences matérielles où le cœur ne joue pas sa partie, il ne songea ni à préparer les voies qui l'auraient conduit au bonheur, ni à faire le moindre effort pour s'épargner les peines. Oublieux des mésaventures de la veille, imprévoyant des aléas possibles du lendemain, tel était, tel vécut Eliphas Lévi.

Investigateur de tout ce qui touche le genre humain, savant remarquable par l'étendue de ses connaissances, il pouvait faire sien, sans présomption, le vers célèbre de Térence :

Homo sum : humani nihil a me alienum puto (1).

L'aridité de la route à suivre ne le rebuta jamais. Inlassablement il la parcourut et ne se contenta point des apparences. « L'à-peu-près », qui satisfait tant de nos superficiels contemporains, ne convenait point à son esprit. Il lui fallait le « tout à fait ». Réussit-il toujours à satisfaire son désir et sa volonté ? A celui-là seul qui connaît son œuvre et approfondit son enseignement, de répondre.

Entre toutes choses absconces, ce furent les mystères religieux, c'est-à-dire le symbolisme dont se voilent les vérités fondamentales, base des

(1) Heautontimorumenos. Chremes Sc. I. V. 25.

religions, qui l'accaparèrent ; et il voulut, et du moins fréquemment il sut en donner une explication claire et aisée.

D'un autre lettré qu'Eliphas Lévi, on pourrait insinuer qu'il écrivit des fables et rima des chansons par simple délassement. En ce genre de littérature, il n'est pas sorti des sentiers battus. Contentons-nous d'affirmer que s'il a courtisé la muse sévère de l'apologue et troussé la tunique écourtée de la muse des flons-flons, c'est peut-être parce qu'il désirait également être écouté des ignorants de la glèbe.

Avec de telles dispositions d'esprit, on ne sera point étonné d'apprendre qu'Eliphas Lévi ait voulu exprimer son tempérament par le pinceau. Son œuvre picturale marque un goût artistique d'une singulière vigueur. Dessine-t-il ou peint-il un portrait ? Sous la sincérité des lignes apparaît la vie intense ; les yeux parlent et, comme au contact des baisers, les lèvres frémissent, à moins qu'elles ne se plissent en un sourire de bonté ou ne se pincent sous l'émoi de la colère ; et alors les narines palpitent, le front laisse transparaître la pensée tumultueuse, aveu d'amour ou morsure d'ironie ; et ce commentaire vient naturellement au bout de notre plume : il appartenait seul à un artisan du verbe ésotérique de soumettre à l'idée la matière docile.



D'une générosité sans bornes et enthousiaste,

il se jette à corps perdu dans la mêlée sociale ; la liberté n'a pas de défenseur plus ardent et plus convaincu que lui ; on le voit, aux jours opportuns et difficiles, se mêler à la lutte. Il paye d'ailleurs de quelques mois de prison son audace de vouloir faire triompher son idéal de justice. Toutefois, il plane au-dessus des partis et ne s'allie avec aucun. C'est en tirailleur qu'il mène le combat.

***

Eliphas Lévi eut le sens très vif de la beauté, et tout en la considérant comme partie négligeable dans l'arrangement de sa vie, fit paraître, en son œuvre picturale ou scripturale, un grand amour pour la femme ; mais c'est surtout dans son labeur ésotérique qu'il fut un travailleur acharné. Ses études théologiques le prédisposaient d'ailleurs à l'étude des arcanes, où il pensait rassasier sa faim de connaître. C'est ainsi qu'il prît un instant pour guide Wronski, dont il réalisa les conceptions sur le plan matériel.

Il ne se délivra jamais complètement de la formation religieuse, grâce à la consolante explication qu'il découvrit dans la kabbale et grâce aussi à la compréhension de l'œuvre de maître Rabelais, qu'il aimait filialement et dont il mit en action l'aimable et haute philosophie. Il était, au surplus, rabelaisien par tempérament autant que par cérébralité.

Chrétien, il pénétra le sens ésotérique de la

Religion ; occultiste, il ne cessa pas d'être chrétien, convaincu de la nécessité de réserver à quelques rares prédestinés la révélation supérieure du mot des énigmes constituées de toutes les mythologies.

Il eut peu de disciples. Il agissait à leur égard avec la plus grande prudence, et tel n'a pu en recevoir de précieuses leçons qu'après avoir promis de s'en tenir à la théorie et de ne jamais tenter la moindre expérience.

Sa méthode était autodidactique. Il indiquait à l'élève quelques aperçus ; celui-ci, mis sur la voie, devait établir la relation qui existait entre eux et parfaire, par sa seule intelligence, l'enseignement intentionnellement ébauché du maître.



On a dit qu'Eliphas Lévi agonisant avait désavoué toute sa vie passée. Il est téméraire, pour ne pas dire davantage, d'affirmer ce qui se réalise à ce moment suprême où l'homme passe de vie à trépas.

C'est ici le combat du jour et de la nuit,

murmure Victor Hugo qui, jusqu'à son dernier soupir, fut en proie à l'antithèse ; et Gœthe, assure-t-on, demanda : « De la lumière ! de la lumière ! »

Nous pourrions ajouter à cela nos constatations personnelles. Il faut donc faire toutes réserves. Ce qui est, sans conteste, c'est qu'Eliphas

Lévi, selon l'expression théologique qu'il n'eût pas contredite, mourut dans un état d'ataraxie. Sans faiblesse apparente, et jusqu'à son dernier souffle, il conserva sa belle intelligence, son grand cœur et sa résignation.

Ainsi disparut cet écrivain, l'un des plus grands cabalistes modernes. Artiste, il sut parer de reflets arrachés à l'absolu les émotions relatives de l'existence ; Mage puissant, il ne s'émut point de la vie éternelle. Il idéalisa, en la fixant, la vision passagère des choses du monde tangible ; il précisa ses pensées sur l'au delà. Sa plume et son pinceau surent rendre avec autant de méthode que d'accord, et de science que de clarté, le double caractère d'exactitude et de profondeur qui dénonce sa personnalité. Vulgarisateur magnifique par sa prose plus que par ses vers, souvent trop faciles, il a voulu que son enseignement fût accessible à ceux qui l'étudient sérieusement.

Diversement appréciée par les uns et les autres, son œuvre reste et durera aussi longtemps qu'il y aura de vrais philosophes et de sincères occultistes. Plus tard, lorsque la passion se sera calmée et les rancunes abolies, les détracteurs les plus endurcis, venus à résipiscence, nul doute que l'originalité, l'érudition et le savoir profond de ce Maître ne lui attirent l'estime et l'admiration de tous.

Paul Chacornac.

LETTRES D'ELIPHAS LEVI
AU
BARON SPEDALIERI [1]
(2e VOLUME)

LXII

1er *Février.*

F.·. et A.·.,

Dieu considéré uniquement dans sa rigueur et dans son autocratie, sans balance et sans contrôle, c'est le diable de ce gracieux M. de Mirville et de son jocrisse G. Des Mousseaux. C'est le Dieu des pseudo-catholiques, cléricaux qui voient toute la religion dans le seul pouvoir temporel, parce que le royaume de Jésus-Christ n'est pas de ce monde, et parce que Satan, au contraire, est le prince de ce monde où règnent encore le despotisme et la violence produisant l'irrémissible péché contre l'esprit, lequel consiste dans l'étouffement de la vérité et de la science : une réaction féminine s'opère contre cette oppression brutale et s'opère soit au dehors de l'Église, par les cercles spirites, soit au dedans de l'Église, par les confréries mystiques et les mièvreries câlines et sentimentales du culte de la mère de Dieu. C'est la biche blanche opposée à la biche noire. Mais ces deux fractions de la vérité opposées l'une à l'autre ne sont que des négations l'une de

(1) Voir page 310 et suiv.

l'autre. La Religion saute encore à cloche-pied, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche. Sous le règne messianique, elle commencera à marcher.

Les vierges folles frappent à la porte de la chambre nuptiale, mais elles n'y entreront que quand les vierges sages viendront à leur rencontre et voudront bien leur tendre la main.

Alors s'accompliront ces paroles de l'Écriture : *Justitia et pax osculatæ sunt — Justitia et veritas obviaverunt sibi.* Ceci complète le sens de la parabole des vierges, où le texte laisse la lumière à la porte, car les folles devenues sages ont de l'huile et néanmoins on leur refuse encore l'entrée.

Vous voyez que le complément est nécessaire et que la fin de la parabole qui n'est pas dans la lettre existe réellement dans l'esprit.

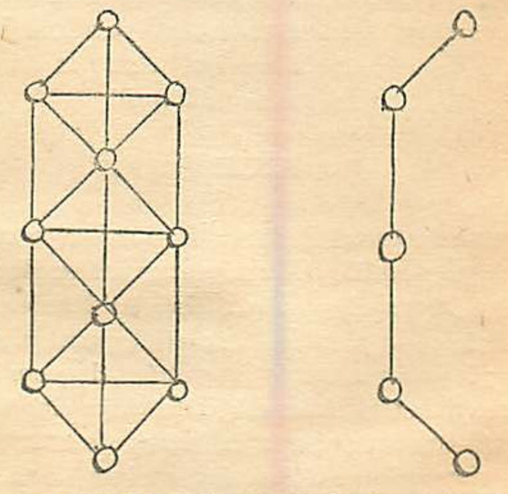
LXIII

Le 10 se compose de l'unité lumineuse et du zéro ténébreux. Il y a deux pentagrammes dans ce nombre, comme il y a deux triangles dans le nombre 6 ; le pentagramme blanc et le pentagramme noir ; les cinq nombres purs et les cinq nombres impurs ; les cinq races de géants et les cinq anges qui les combattent par la vertu de יהשוה ; les cinq vierges folles et les cinq vierges sages. Or les noces de l'époux et de l'épouse sont le milieu entre le blanc et le noir et forment une séparation entre les vierges.

Comme la légende nous dit qu'à l'époque où

le verbe de Dieu prononça le ורי אור il y eut une séparation entre les anges. La lumière, en effet, ne se manifeste pas sans manifester aussi l'ombre et l'ombre est nécessaire à la lumière. Aussi la lumière adopte l'ombre et l'éclaire de ses reflets. Ceci suffit pour expliquer sommairement la parabole des dix vierges dont je vous ai donné dans ma dernière lettre la conclusion occulte et le complément inédit.

Tracez l'arbre des séphiroth et prenez-en un seul côté, soit Kether-Binah-Geburah-Netsah-Malchuth.



Vous avez le croissant de la lune rigoureuse et les cornes de la biche noire. Faites la même chose en sens contraire et vous avez le croissant blanc et les cornes de la biche d'amour. Ces ex-

pressions sont consacrées par les Kabbalistes et n'ont rien qui doive vous étonner. Or vous avez de chaque côté cinq nombres : les uns blancs, les autres noirs ; les uns, rigoureux ; les autres, miséricordieux. Kether et Malchuth pouvant être pris en bien ou en mal, puisque l'un est cause de l'autre et que dans Malchuth le bien et le mal semblent mêlés.

LXIV 4 *Février.*

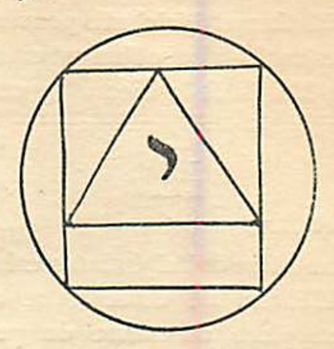
F.·. et A.·.,

La dixième lettre de l'alphabet sacré est la lettre Jod י en Hébreu יוד. Cette lettre est la principale et se place au centre du pentacle des lettres entre les trois mères. C'est par elle que commence le nom de Jéhovah יהוה et que finit celui d'Adonaï אדני. C'est d'elle que vient le nom de Judæi, ou Joudæi donné aux Juifs, comme si l'on disait le peuple de Jod ou de Joud. Le nom de Juda ou Iehouda vient de la même racine et devait appartenir à la tribu royale dont la verge ou le sceptre figuré par Jod ne devait cesser de fleurir jusqu'à la venue du Sauveur.

Le nom de la lettre en Hébreu s'écrit par Jod י, vau ו, daleth ד, et signifie : l'univers, la création, le maître — ou la loi, la liberté et le pouvoir — ce que vous reconnaîtrez en examinant les hiéroglyphes de la 10e, de la 6e et de la 4e clef du Tarot.

Ce mot signifie aussi : le père, l'amour, le Seigneur ou le père, le Saint-Esprit et le fils. Voilà de grandes choses dans une lettre et dans le nom

de cette lettre, et vous comprenez pourquoi la figure Kabbalistique de Dieu est un triangle dans un carré circonscrit d'un cercle et au centre du triangle un seul jod.



Le triangle est trois ; le carré, quatre ; le cercle douze ; le tout est dix neuf, dont les chiffres additionnés donnent dix. C'est ainsi que 1 et 2 font 3 et 4=7, et 5 donne 12, et 6 = 18 et 7 = 25 dont les chiffres additionnés donnent 7 (etc., etc.). Les dix nombres donnent 55, dont l'addition donne encore dix. Le nombre 10, c'est l'unité, figure de l'être, et le zéro, image de la vie. C'est la baguette et le serpent ; c'est l'hiéroglyphe universel.

LXV

F.·. et A.·.,

Comme il y a 10 Sephiroth, il y a dix commandements de Dieu, et la loi morale, comme la loi dogmatique, peut s'appeler le décalogue, ou le verbe en dix lettres. C'est pour cela que le châtiment du péché est figuré par les dix plaies d'Egypte.

Car à chaque péché convient un châtiment spécial, et il y a dix péchés puisqu'il y a dix lois. Mais ces 10 se rapportent à 7, ces 7 à 3 et ces 3 à 2.

Les sept péchés contre les sept vertus ; les trois têtes de la concupiscence : orgueil, cupidité, luxure — et les deux péchés contre Dieu et contre le prochain, tout cela retournant à un seul qui est injustice ou péché contre la justice, puisque nous devons à Dieu et au prochain (etc.).

J'en étais ici de ma lettre, quand j'ai reçu votre dernière où vous vous plaignez presque d'avoir trop bien compris les mystères du novenaire. Vous dites que je vous cache quelque chose. Il est certain que je vous cache ce que je ne vous ai pas encore écrit, mais notre correspondance, s'il plaît à Dieu, n'est pas finie. Tout viendra dans son temps et à sa place. Permettez-moi de mettre non pas de la réserve, mais de la méthode dans mon enseignement. Ne remarquez-vous pas que, dans le Tarot, le sage du n° 9 s'éclaire avec une lanterne et que le soleil ne brille qu'à la 19e clef.

Votre possédée est probablement une femme hystérique. Or, ces sortes de maladies sont très délicates à traiter. L'emploi du charbon de bois comme calmant pourrait être utile, mais il peut exister de graves désordres dans les organes génitaux internes qui demanderaient les soins d'un chirurgien habile assisté par un aliéniste distingué.

Ma santé se remet lentement et à force de soins.

(A suivre.) ELIPHAS LÉVI.

LES

SUPERSTITIONS MÉDICALES CHINOISES

(Suite et fin) (1)

Le Chinois est un être essentiellement timoré, il croît à l'envoûtement et le pratique tout comme nous, au moyen de la statuette de cire. Il a peur du cri des oiseaux, d'un chien blanc qui passera à côté de lui. Il s'imagine que les plaques photographiques sont faites avec des yeux d'enfants écrasés ! Cette raison a été cause du massacre des religieuses qui tenaient l'orphelinat de Tien-Tsin en 1870. En fait de superstition, il y en a une d'amusante, c'est celle qui a trait à la pluie. Le Chinois s'imagine que cette dernière est le résultat de la copulation du Ciel et de la Terre ; aussi se cache-t-il pour ne pas être témoin de cet acte. En ce qui concerne le règne animal, il y a aussi des superstitions très curieuses. Voyons d'abord les animaux fabuleux. Naturellement nous commençons par le Dragon. Il habite l'espace éthéré, la Terre et l'Eau, et gouverne les Eléments de la vie des hommes. Comme il aime se reposer sur les toits et qu'il a horreur de la ligne droite, c'est pour cela que toutes les couvertures des maisons sont à formes relevées. Vient ensuite la Licorne, elle est le symbole de la Sagesse et elle facilite la venue des enfants mâles ; enfin, il faut citer comme dernier animal fabuleux le Phénix. Outre ces animaux légendaires, il y en a d'autres qui existent réellement : ce sont la tortue, le renard, le chat, le coq, la grue, le cerf, la chauve-souris, le tigre et l'aigle. Ce sont, en général, des Démonifuges.

Dans le règne végétal, nous relevons aussi des croyances intéressantes. C'est ainsi que le pêcher jouit de vertus surnaturelles. Le jonc écarte les mauvais esprits, l'armoise et le bambou également. La grenade est le symbole de la fécondité, le nénuphar également, la châtaigne évoque l'idée d'une postérité mâle, le sapin est le symbole de la vieillesse, la pivoine est l'emblème de l'amour. Mais où les superstitions fleurissent le plus, c'est sur le chapitre de la

(1) Voir page 264 et suiv.

mort et de la sépulture. Le Chinois, quoique très poltron, meurt avec le plus grand calme et la plus grande tranquillité. Il paraît que dans les campagnes le menuisier prend mesure du cercueil à même sur le malade. Il s'installe même à côté du lit et travaille à son funèbre travail sous les yeux du futur trépassé. Le Chinois n'appréhende pas le moins du monde la vue d'un cercueil, il est même de bon ton d'offrir en manière de cadeau un coffre funèbre aux personnes que l'on estime ou que l'on aime. Quand le moment fatal est arrivé, on transporte le moribond sur une couchette spéciale, quelquefois une simple planche hors de la chambre. On enlève les rideaux du lit, et dans certains cas on cherche à rappeler l'âme. Avec des cris lugubres on supplie l'âme de ne pas abandonner encore le corps. Puis si ce moyen ne suffit pas on apporte une statuette dans la chambre du malade, deux Taoches l'emportent chez le pharmacien. Celui-ci tournant le dos à la divinité indique du doigt un tiroir. Si les porteurs de la statue ne remuent pas, le remède ne convient pas ; s'ils font, au contraire, le moindre mouvement, c'est là le bon médicament qu'on doit administrer au malade. Si malgré tout le malade s'obstine à mourir, on prépare sa toilette pour effectuer le grand voyage ; pour un homme, elle se compose d'une paire de bottes, d'un chapeau de cérémonies, d'une longue robe, d'un manteau, d'une culotte et d'un gilet d'ouate ; pour les femmes, la funèbre toilette consiste en une robe, un manteau et un voile. Ceci fait, on consulte le calendrier pour voir si on a affaire à un jour faste ou néfaste. On lave ensuite le corps et on met de larges avis sur le devant de la maison. Dès que la nuit vient, on allume des lanternes, on va avertir à la pagode le garde champêtre céleste que quelqu'un est mort. Puis le jour suivant on revient à la pagode chercher l'âme du défunt qu'on rapporte. On confectionne un char en papier, on y met des provisions, on prie le défunt d'y monter, on y met le feu et c'est à partir de ce moment-là qu'il est considéré comme réellement mort. Puis a lieu ensuite la cérémonie de l'enterrement avec cortège d'invités et de pleureuses. Cette cérémonie n'a lieu que lorsque le géomancien a trouvé le bon emplacement. Ce qui peut durer des mois. Le 3e jour qui suit cette cérémonie, on brûle de la paille de riz, on fait partir des pétards, après laquelle

le mort revient dans la maison chercher la lumière de ses yeux qu'il a perdue et animer la tablette qui est le siège de l'âme.

(Dieux lares). — Le Chinois, nous venons de le voir, est très superstitieux ; il croit fermement en un monde de l'au-delà habité par des esprits, les uns bons, les autres mauvais. Lorsqu'il est malade, il rapporte tout naturellement l'origine de ses maladies à des entités que l'on peut arriver à dominer au moyen d'amulettes et de talismans. Ces talismans qui portent des caractères écrits dont nous allons voir le sens doivent être brûlés pour pouvoir communiquer avec l'autre monde. Ce sont les Taoches et les prêtres qui les vendent et les confectionnent. Au point de vue médical, ce sont de véritables médicaments que l'on applique sur les parties douloureuses ou que l'on porte sur soi. En général, ces talismans représentent habituellement un ordre formel donné à un démon par une divinité supérieure. Cependant, quelquefois ils sont onctueux, polis et persuasifs. Toutes les maladies sont justiciables des talismans qui varient avec le prix et la condition sociale. L'origine des talismans remonte à Tchang-tao-Ling, 1er chef officiel du Taoïsme qui composa au Kiang-Si un livre de Talismans pour guérir les malades. Ses descendants continuèrent le même métier. Quand la vente des talismans baisse dans les Pagodes, il paraît que les prêtres vont les proposer à domicile. Quelquefois on les brûle et on en fait absorber la cendre, d'autres fois on se contente de les suspendre autour du lit du malade ou sur le mur de la chambre.

Voici quelques spécimens de Talismans guérisseurs :

Pour hâter la délivrance, on brûle la feuille et on donne à boire les cendres dans du vin : « De même que la foudre, élément puissant et irrésistible, fond du sein de la nue pour le changer en eau, qu'ainsi elle ouvre le sein de cette femme enceinte et procure de suite l'accouchement ».

Pour activer encore la délivrance : « Nous, Dieu du ministère du Tonnerre, nous ordonnons que la matrice s'ouvre ; pas d'objections, et que promptement sorte le fruit de tes entrailles ».

Pour faciliter l'accouchement : « Leit-Sou commande que le talisman que cette femme porte sur la tête soit comme la tête d'un tigre royal qui la

protège. Que le tonnerre écrase sa mauvaise étoile et que la bonne étoile Tien-Kang la remplace. Respect à ceci ».

Pour guérir les seins. On coupe le talisman en deux, la partie droite se colle sur le sein droit et l'autre sur le sein gauche. « Que le Tonnerre foudroie les cinq méchantes étoiles qui nuisent au sein gauche, ainsi que les cinq étoiles qui ont endolori le sein droit ».

Pour hâter la délivrance, cette feuille se colle à la tête du lit. « Bouddha commande que le Lion se tienne à la tête du lit pour protéger l'enfant dans le sein maternel. En outre, la mauvaise étoile devra être remplacée par un bon esprit des étoiles : « Tien Kang », qu'on m'obéisse ! »

Outre ces talismans, il y en a une autre catégorie qu'on appelle Talismans substitués. Ces talismans se composent de quatre figures dessinées sur une feuille de papier jaune ; il sont la propriété de se charger de la maladie du malade et de se substituer à lui. On n'a plus ensuite qu'à les brûler en proférant certaines incantations pour que le malade soit soulagé. Il y a aussi des Talismans pour les maladies des différents appareils.

Talismans pour les poumons. Contre la fluxion de poitrine, l'inflammation du poumon, on le réduit en cendres et on fait boire le tout dans une infusion de plantain. « Que la neige, la glace, le frimas, la rosée et la gelée rafraîchissent le corps de ce malade. »

Talisman contre la toux. Après l'avoir brûlé on met les cendres dans un bouillon de navets que le malade boit. « Proclamation divine enjoignant à Lei-Kong de prendre son coin et sa massue pour foudroyer le roi des démons, tous les méchants Lutins et les esprits pervers des étoiles Tichæ. »

Talisman pour calmer la toux. « Le ministre du Tonnerre ordonne que les diables des mauvaises étoiles Ticha soient corrigés pour les empêcher de nuire à ce malade ; de plus, Wang-lin-Koan devra donner l'ordre de les réduire et de les mettre à mort avec leurs rois. »

Talisman contre l'asthme. « Hein ! Six esprits du foyer domestique, chassez vite ces mauvais génies qui gênent la respiration et que son souffle redevienne régulier ».

Talisman contre les glaires. « Je commande expressément que l'enflure disparaisse et j'ordonne que les matières nocives dispersées dans l'organisme soient annihilées. Respect à cet ordre. »

Talisman contre le point de côté. « Le Bouddha Pou-hoa formule son incantation Ngan et ordonne la guérison de ce point de côté contracté tel jour, tel mois, pendant la période froide des quatre-vingt-un jours d'hiver. Que la foudre pulvérise les méchants Démons stellaires qui ont causé cette maladie ! Qu'on m'obéisse sans retard ! »

Talismans pour les maladies de l'appareil digestif. Contre les vomissements. — On le brûle et on absorbe les cendres dans du vin. « Moi, Boudha, le grand guérisseur de l'humanité, je conjure ton mal. Désormais, coule tes jours en paix. »

Talisman contre les maux de cœur et de tête. « Les quatre rois du ciel ont reçu l'ordre de chasser le revenant qui frappe à la porte du cœur pour entrer dans le corps du malade. Ordre est donné de faire une enquête au moyen des Pakoa et de conjurer tous les maléfices. Edit sévère ordonnant de chasser les soixante-douze Ticha ennemis du bonheur humain. Que ces ordres soient exécutés à la lettre ! »

Talisman contre la colique. « Lei-Kong, du haut des nuées du ciel, commande que la colique cesse; respect à cet ordre. »

Talisman contre les douleurs abdominales. « Ordre puissant comme le Tonnerre et les vents. Hé ! Entendez-vous, je commande que tout mal disparaisse et tout de suite. Signé Wen. »

Talisman contre la diarrhée. « Pou-hoa-Fien-Fsuen a prononcé sa merveilleuse incantation Ngan. Il ordonne aux trois religions de confier au premier souverain des sept esprits de la Grande Ourse la mission de s'emparer des mauvais esprits et de les lier, sur l'heure. Respect à cet ordre. »

Talismans pour les affections du cœur.

Contre les battements de cœur. « L'édit souverain est proclamé Nzan. Paix que les six esprits Ting et les esprits de la Grande Ourse unissent leurs forces pour repousser les diables pervers qui ont envoyé cette maladie. »

Contre l'enflure des membres ou œdème. « Que la foudre dissipe cette couche d'humeurs subcutanées, profondes comme un lac. Que le tonnerre écrase

les trois divinités stellaires Tchong, Tchao, Li, qui lui ont envoyé cette maladie, que le soleil de midi vaporise ces humeurs malignes ! »

Talismans contre les fièvres. On boit la cendre dans une décoction de dix graines de gingembre. « Bouddha ordonne à Wang-ling-Koan, de concert avec les grands rois du ciel, les esprits des cinq directions et les esprits des étoiles Tien-Kang d'expulser sur l'heure tous les Démons malfaisants. Respect à ceci ! »

Autre talisman pour la fièvre. « Que les empereurs des neuf fleuves, que les souverains des quatre grands cours d'eau emplissent l'atmosphère de neige et couvrent la terre de frimas ! Vite que tout soit exécuté; que les trois principes, les trois ordres, les trois souverains, augustes empereurs, donnent cet ordre sans retard. »

Pour arrêter les sueurs abondantes. « Que les gelées, la glace, les frimas et le froid calment l'inflammation de son corps; que Wang-ling-Koan commande aux avalanches de s'abattre sur lui. Halte-là ! que la sueur cesse de couler, son corps dût-il être glacé ! »

Talisman contre le délire. « Ordre supérieur est donné au Soleil, à la Lune et aux Etoiles d'éclairer les idées de cet homme en délire. Que les esprits de la Grande Ourse et ceux des bonnes étoiles viennent à son secours. Ordre à ceci ! »

Talisman contre le malaise physique et moral. « Proclamation officielle pour ordonner aux cinq Dieux du ministère du Tonnerre et aux trente-six esprits stellaires des astres Tien Kang d'enrayer ce malaise. »

Talisman contre toute maladie extraordinaire ou inconnue. « Ordre formel est donné aux quatre officiers de service de découvrir les esprits malfaisants qui se cachent dans les nuages et pour cela de se servir des Pakoa. Que cet ordre s'exécute ! Que le Tonnerre foudroie les mauvais esprits des étoiles Tche, Tchou, Tou ».

Talismans contre les maladies externes.

Contre l'inflammation des yeux. « Par cet édit, l'autorité suprême commande la disparition immédiate de cette inflammation des yeux et ordonne aux esprits de la foudre de dissiper les nuages interposés par les méchants esprits pour obscurcir la vue. »

Contre l'insolation. « Les trois religions et les trois principes l'ont ordonné Wang-ling-Koan est ici d'office. Entendez-vous le claquement de son fouet chasse-diables ? Lui seul suffit pour faire la police, les autres esprits peuvent se retirer ».

Talismans vétérinaires. Les bonzes dessinent sur une feuille de papier jaune l'image de l'animal malade. Ils récitent des prières, font des incantations, et par ce procédé font passer la maladie de l'animal réel dans le corps de celui dessiné sur le papier. Il suffit alors de brûler le papier pour que la maladie soit détruite.

Il y a non seulement des talismans pour les vivants, mais encore pour les morts. Ils consistent toujours en petits morceaux de papiers que l'on brûle. Ce sont, en quelque sorte, des « passeports pour l'au-delà ». On informe qu'un tel a été bon Bouddhiste et on leur demande une bonne réincarnation.

Parmi tous ces talismans, il y en a un pour les femmes mortes en couches qu'on appelle le Talisman du Lac sanglant.

D'après la religion bouddhiste les femmes mortes en couches sont immergées dans une grande nappe de boue et de sang, à moins toutefois que les prières des prêtres ne les tirent de là. Outre les prières, les bonzes emploient un autre procédé qui ne manque pas d'originalité ; ils dessinent la figure de la morte, collent cette image dans la cloche de la pagode, afin que les vibrations dégagent peu à peu son âme de la boue sanglante où elle est enlisée. Quant aux sorcières elles se servent d'un autre moyen, elles se réunissent en nombre auprès d'un marais, fouillent dans l'eau bourbeuse avec des bâtons en poussant des cris, devant les familles intéressées, qui ne quittent les lieux qu'après s'être assurés que les âmes ont été retirées.

Quant aux morts par violences, il existe une foule de talismans pour les retirer de l'endroit pénible où ils se trouvent.

En voilà un pour un noyé. « Ordre à l'esprit des eaux de retirer les trois âmes de ce noyé ». On brûle cette pièce, tandis que les bonzes montés sur une barque jettent des filets. S'ils ramènent un coquillage ou un poisson, ils disent que c'est l'âme du défunt qui s'y trouve enfermée. On l'emporte avec res-

pect pour l'ensevelir. Le roi des enfers devra prendre alors ses dispositions pour retirer le corps.

Telles sont quelques-unes des superstitions se rapportant à la médecine chez les Chinois. Parmi ces superstitions, il y en a quelques-unes qui nous semblent un peu bizarres, un peu étranges, un peu illogiques; cependant lorsqu'on envisage la question au point de vue occulte, elles peuvent se justifier dans une certaine mesure. Si on admet que les maladies viennent de l'au-delà et sont provoquées par des entités malfaisantes, ne peut-on pas admettre aussi qu'au moyen de certaines paroles écrites qui ne sont, en réalité, que l'expression d'un verbe on puisse détourner leurs effets et les mettre en fuite? Ce serait ainsi la justification des Talismans. Je veux bien que dans la confection de ces derniers il entre peut-être une part de mercantilisme; mais, malgré tout, comme ils sont très anciens et partant très aimantés, qu'ils se rattachent probablement à un eggrégore qui a dû être très puissant à un moment donné, que d'autre part le peuple a une croyance inébranlable dans ladite pratique, il n'y a rien d'impossible pour que leur action soit réelle. Il y aurait pour nous deux actions, l'une intrinsèque, provoquée par le talisman lui-même, c'est-à-dire par la force cristallisée en quelque sorte dans un verbe manuscrit, et l'autre viendrait du patient, qui, sous l'influence de la foi, verrait augmenter singulièrement son coefficient de résistance et pourrait ainsi lutter avantageusement contre les effets de la maladie. Quoi qu'il en soit, sans vouloir préconiser outre mesure des pratiques qui nous semblent un peu surannées aujourd'hui, j'ai tenu néanmoins à les rapporter ici, car elles sont peu connues, et surtout parce qu'elles présentent un grand intérêt pour le Folklore, l'occultisme et aussi l'histoire de la médecine.

Dr VERGNES.

Pensée

L'avenir de la médecine est dans le développement donné aux connaissances générales et philosophiques du médecin.

Louis LUCAS.

LE YOCCO

Comme le *Yagé* (1), c'est une liane originaire de la forêt tropicale colombienne du bassin de l'Amazone; et comme le yagé, ce fut le Dr R. Zerda Bayon qui, en 1905, la rapporta de son exploration dans la Caqueta et le Putumayo.

Son origine botanique est encore inconnue. Sa grande rareté n'a pas permis, jusqu'à présent, d'en entreprendre une étude complète, ni de l'expérimenter sur une vaste échelle.

Les Indiens de la Caqueta l'utilisent d'une manière habituelle, soit concurremment, soit parallèlement aux feuilles de Coca (2) pour acquérir la force, la vigueur, l'agilité nécessaires à leurs longs et pénibles voyages fluviaux dans leurs petites embarcations, et pour supporter la fatigue de la chasse ou des trajets exténuants qu'ils ont à faire dans la montagne.

Ils en prennent pour ne pas sentir la faim.

Leur premier déjeuner consiste immanquablement en une absorption de yocco.

Ils n'en sont jamais démunis, et en conservent toujours une certaine provision soit dans leurs cases, soit, en voyage, au fond de leur canot.

Ils la cultivent, ou plus exactement ils l'entretiennent, à proximité de leurs habitations et en connaissent, paraît-il, au moins quatre variétés.

Le principe actif, dynamogénique et stimulant du yocco, est localisé dans l'écorce de la plante. L'Indien la racle finement et mélange ces raclures avec de l'eau. Aussi rencontre-t-on toujours dans les cases indigènes des tas de cette liane écorcée.

L'action excitante produite par cinq grammes

(1) N ; *Voile d'Isis*, avril 1925 : *Une plante magique* : le Yagé.

(2) Ils emploient la Coca, ainsi que les indigènes de l'Orénoque, de la même façon que les Indiens du Pérou : confection d'une petite boulette de feuilles renfermant un morceau de chaux ou de pierre calcaire, pour aider par sa basicité à la dissolution de l'alcaloïde ; mastication de cette boulette à la manière d'une chique de bétel ou de tabac, mais sans élimination de la salive.

d'écorce ressemble un peu à celle de la coca. Elle paraît cependant plus marquée et aussi beaucoup plus durable.

Le Dr ZERDA BAYON a noté « la robustesse, la vigueur, l'énergie, la santé, la longévité de ces races indiennes dont la plupart des représentants sont de stature élevée et de forte musculature, malgré une insuffisante et très mauvaise alimentation ». Il n'a constaté chez eux aucun de ces cas de paludisme ou d'anémie tropicale qui sont le plus souvent mortels chez les blancs.

Nous ne croyons pas qu'il faille attribuer ces belles qualités de résistance physique et cette immunité au seul usage du yocco. La saine nature de l'Indien et l'excellence de la race y sont certainement pour quelque chose et la drogue ne fait que leur apporter un élément d'appui et de défense de plus.

***

Le *Yocco*, comme le yagé — nous demandera-t-on — est-il une « plante magique » ?

Nous ne savons pas qu'il soit utilisé par les sorciers sud-américains comme la coca l'était par les prêtres Incas, ou comme le Yohimbœ et l'Iboga africains le sont par les féticheurs noirs, pour « déclancher », à l'occasion de secrètes initiations, certains phénomènes supranormaux. Mais, étant donné ce que nous savons déjà des potentialités de la plante, nous ne croyons pas impossible qu'à hautes doses, elle ne puisse produire sur le système nerveux quelques curieux phénomènes psycho-physiologiques.

Actuellement, nous ne pouvons que considérer avec intérêt cette pharmaque nouvelle. Elle est capable de nous rendre de très grands services, notamment dans les états de convalescence, de dépression, d'affaiblissement, de neurasthénie. On peut alors l'absorber en extrait à la dose de 5 à 10 centigrammes deux ou trois fois par jour.

A. ROUHIER.

RÉPERTOIRE ÉSOTÉRIQUE

QUESTIONS

VII. — *La fin du monde.* — Quand on parle de la fin du monde et de la date hypothétique où elle se produira, les vieilles gens citent immédiatement ce topique traditionnel : « *La Terre ne vivra pas deux mille ans. Le Christ a dit : mille ans et plus. Il n'aurait* pas dit : mille ans et plus, si elle devait atteindre l'an 2000 ».

On sait les ravages que cette superstition causa en l'an mil. L'origine du dicton populaire est selon nous dans le quatrain de la légendaire réponse de Jésus à Laquedem:

Tu marcheras toi-même
Pendant plus de mille ans.
Le dernier jugement
Finira ton tourment.

A moins que ce ne soit l'exégèse vulgaire des paroles de l'Evangile : Cette génération ne passera point...

Et qu'on ne donne qu'une durée de mille ans à chaque génération.

Connaît-on d'autres textes sur lesquels pourrait se fonder cette croyance ?

I. M.

VIII. — *Une loi singulière.* — Lamartine, citant Platon, rapporte que les Egyptiens avaient une loi contre l'Ingratitude, mais le texte en est perdu. Est-ce par suite de la loi tombée en désuétude et par défaut d'application ? Les pleurs du chantre d'Elvire regrettant cette perte font tort aux entrechats de l'amant de Graziella. Je crains plutôt, me dit un ami fort amoureux des paradoxes, que ce ne soit la faute d'un Locridien si nous ignorons cette loi scélérate. Car si la Grèce l'avait connue, les Romains la lui auraient empruntée et nous en auraient, si je puis dire, fait goûter la saveur. On sait de quelle manière la Locride meublait l'arsenal de ses lois. Un citoyen se rendait sur l'Agora, y exposait ses vues, et quand il s'agissait de doter la petite république locridienne d'une loi nouvelle, tout le peuple écoutait. Si l'orateur obtenait l'approbation, il était acclamé et loué ; s'il était désapprouvé, il était pendu. Il est probable qu'un imprudent citoyen eût l'idée saugrenue d'importer

la loi égyptienne contre l'ingratitude, et qu'il eut le sort malheureux réservé « aux battus ».

Si je cite les propos de mon ami, dont l'érudition se panache de fantaisie, c'est pour atténuer, en quelque sorte, l'amertume qu'on aurait tort de voir en ma question. Il y a dans l'œuvre de Platon une grande part d'ésotérisme et dont le sens n'est intelligible qu'ésotériquement. Cette loi contre l'ingratitude est-elle, dans ce cas ? Qu'en pense nos occultistes ?

Alexis MANEVIEILLE.

IX. — *Les appels de l'Orient.* — 1° Pensez-vous que l'Occident et l'Orient soient complètement impénétrables l'un à l'autre ou tout au moins que, selon le mot de Mæterlink, il y ait dans le cerveau humain un lobe occidental et un lobe oriental, qui ont toujours mutuellement paralysé leurs efforts ?

2° Si nous sommes pénétrables à l'influence orientale, quels sont les truchements — germaniques, slaves, asiatiques — par lesquels cette action vous semble devoir s'exercer le plus profondément sur la France ?

3° Etes-vous d'avis, avec Henri Massis, que cette influence de l'Orient puisse constituer pour la pensée et les arts français un péril grave et qu'il serait urgent de combattre,

ou pensez-vous que la liquidation des influences méditerranéennes soit commencée et que nous puissions, à l'exemple de l'Allemagne, demander à la « connaissance de l'Est » un enrichissement de notre culture générale et un renouvellement de notre sensibilité ?

4° Quel est le domaine — art, lettres, philosophie, ésotérisme — dans lequel cette influence vous semble devoir donner des résultats particulièrement féconds ?

5° Quelles sont, à votre sentiment, les valeurs occidentales qui font la supériorité de l'Occident sur l'Orient ?

ou quelles sont les fausses valeurs qui, à votre avis, rabaissent notre civilisation occidentale ?

LES CAHIERS DU MOIS.

RÉPONSES

4 (IX, 371). *Les Appels de l'Orient.* — Dans le domaine de l'abstraction, les vocables affirmatifs ne conviennent guère. Néanmoins on ne peut contester la pénétrabilité de l'Orient par l'Occident et réciproquement. Le nier serait refuser au cerveau humain son besoin constant d'apprendre, son avidité de savoir, sa soif de nouveauté. En discuter la possibilité serait ignorer l'histoire. Quant au degré de pénétration d'un peuple à l'autre, il dépend de l'époque et du nombre, de l'intellectualisme des facteurs et de la qualité des infiltrations. Ce point surtout à son importance, car l'influence des truchements est d'autant plus efficace sur le nord de la France s'ils sont slaves ou germaniques, sur le midi, s'ils sont latins ou asiatiques, encore que je crois la France de langue d'oc plus pénétrable à l'Orient que la France de langue d'oui.

Le péril dont parle Henri Massis me paraît imaginaire ; s'il existe, il sera éphémère. Bien des assauts sous forme d'apports spirituels ont été livrés de tous temps à la mentalité et aux arts français ; or lorsque ces assauts n'ont pas été vains, les apports étrangers ont enrichi notre pensée et nos arts français qui les ont, si je puis dire, naturalisés, de sorte que notre domaine littéraire, artistique et philosophique, sans être notablement modifié dans son caractère ethnique, en a acquis un plus grand épanouissement. Je pense que, plus que tout autre, le domaine ésotérique et le domaine médical peuvent gagner à cette pénétration de l'Orient à l'Occident, le premier plus de notoriété, le second des moyens plus sûrs de soulager ou de guérir. Et j'affirme que la supériorité incontestable de l'Occident sur l'Orient est due à la perfection de la doctrine chrétienne et au spiritualisme éclairé par la bonté et l'indulgence, encore que nous possédions des tares : le matérialisme, la muflerie et l'athéisme, attitude et théorie d'égoïsme ou de brutalité.

PAUL-REDONNEL.

LES PREMIÈRES NOUVELLES DE L'AUTRE MONDE

ou l'Admirable Histoire, intitulée :

LA VIERGE VÉNITIENNE ;

Histoire aussi stupéfiante que nécessaire à lire, et à comprendre, pour quiconque ;

En partie vue, en partie démontrée et très fidèlement rapportée, par

GUILLAUME POSTEL

Premier-né de la restitution et père Spirituel de cette Vierge.

(Suite et fin) (1)

XVI. — Que l'Amour et usage très parfait de l'Imagination ont été la cause et le moyen de la loi tant Humaine que Divine.

Et ayant déclaré plus haut comment il est tout à fait nécessaire que la seconde JUSTIFICATION du Christ soit accomplie et se fasse connaître par la preuve et la force suprêmes de l'Amour et de la très véritable Charité, chacun ne voyant chez les autres aucun péché supérieur au sien, ou aucune République supérieure à la sienne, et excusant (afin qu'ils puissent s'amender et se condamner par de bons exemples plutôt que par la parole) dans les autres, les péchés et les fautes, causes de la haine et de la différence existant entre les hommes, il est de nécessité que nous voyions comment toute la vérité légale de ce monde, et principalement celle de la loi Divine, sont nées de l'Amour parfait.

La chose la plus parfaite est celle qui est la plus proche de l'Infinie Sagesse et Clémence de Dieu. Je dis Sagesse et Clémence ensemble, parce que la Sagesse, ou la Science, seule sans la Clémence, est pour ainsi dire commune aux Anges et hommes les plus mauvais comme aux bons ; mais quand la Clé-

(1) Voir page 302 et suiv.

mence et la Bienveillance, qui ne sont rien autre que l'Amour bon et parfait, sont ensemble avec la Sagesse, il y a comme différence celle existant entre Dieu seul ou les siens, et les mauvais.

Il est une chose bien certaine au sujet des apôtres et des Disciples du Christ, c'est que jamais ils n'apprirent par Logique ou par Démonstration la loi et l'écriture sacrées, par l'autorité desquelles, comme cela se voit déjà, la majeure partie du monde doit être subjuguée à la semence d'Abraham, qui est le Christ Jésus Roi des Juifs. Et c'est ainsi qu'il faut que tout le monde soit amené sous la dite loi et doctrine Apostoliques.

Concernant les Prophètes et Moïse, prince des Prophètes, il est également certain qu'aucun Prophète, bien qu'il connût la Démonstration et la Logique, n'a donné les Décrets de la Divine ordination par cette voie ; et ainsi, ni Moïse ni Salomon, bien qu'ils fussent très instruits, autant dans les choses Célestes que dans les Elémentaires et dans la Doctrine moyenne dite des fils d'Orient et des Egyptiens, n'ont voulu user, pour donner la Divine écriture, de ces doctrines démonstratives. Ceci n'a pas d'autre but que de montrer que les doctrines sacrées, nées forcément de l'Amour parfait, sont les premières du monde, et comme la lumière des premiers principes.

Et il n'y a personne dans le monde qui puisse nier que la Doctrine des Testaments nouveau et ancien ait été révélée, placée, et divinement infusée dans les hommes, bien que dépourvue des Doctrines humaines ; et les choses sont ainsi pour que tout le monde, subjugué et gouverné par cette VERGE DE FER invincible en face de toutes les puissances des intellects humains, connaisse comment il est de toute façon nécessaire que cette RESTITUTION de toutes les choses détruites par Satan ait son fondement par la voie du même PRINCIPE, c'est-à-dire de l'Amour Parfait.

J'ai déjà montré par des Femmes innombrables comme furent les Sibylles et d'autres en nombre infini, et principalement la bienheureuse Angiola da Foligno, sainte Catherine de Sienne, sainte Hildegarde, et Mathilde, Brigitte et autres, dont les écrits ne sont inférieurs à ceux de quelque docteur que ce soit, comment, par le moyen de l'Amour, non seulement les hommes, mais beaucoup plus claire-

ment les femmes, sont illuminés par la consommation de la parfaite intelligence du verbe de Dieu ; de même, Christ a voulu, dans son Epouse et Mère du Monde, montrer le comble de la puissance du dit Intellect ou Sagesse conjoint avec le suprême degré de l'Amour, afin que ce Quatrième Principe et Fondement de son Eglise soit et se montre semblable aux deux autres les plus rapprochés, c'est-à-dire le Juif et le Chrétien. Et, quoiqu'il soit nécessaire de restituer toute chose, avec les armes de la raison en main, dans l'état où le monde eût été gouverné par la vraie Raison guidée par le véritable amour, si le premier homme n'avait pas péché (et c'est mon office de faire cela), néanmoins il est nécessaire que le fondement de ce quatrième et dernier âge de l'Eglise possède ce principe par le moyen de l'Amour très parfait.

Et c'est ainsi que la voie de l'Amour sans Doctrine aucune, ni Divine ni humaine, est consommée en Elle, comme dans les admirables pensées et Doctrines qu'elle m'a révélées et qui sont exposées, autant dans le Zohar que dans le livre Bahir, dans les commentaires de Ruth et du Racanati, comme aussi dans un grand nombre d'autres arguments et d'écrits ; et moi, suivant ce que j'en ai entendu d'elle, j'ai exposé une partie minime, à peine la millième, de ses Doctrines. Mais la voie de l'Amour et de l'Intellect, ou Science et Sagesse ensemble, l'un destiné à soutenir l'autre, comme si les premiers Parents n'avaient pas péché, m'a été accordée, afin que je puisse Restituer dans ce monde l'Amour par la Raison et la Raison par l'Amour. En effet, le véritable amour entrant dans la Chrétienté, quiconque sera vêtu convoitera que toutes les créatures qui ont en soi la Raison, et qui, sans aucune faute de leur part, ont été damnées par Satan dès que nées, soient en Christ, une partie étant restituée du Père et une partie de la Mère, afin de pouvoir, s'ils le veulent, mériter parfaitement et accomplir toutes bonnes œuvres pour lesquelles ils ont été préordonnés.

Et non seulement ils désireront que tous soient Restitués, mais s'il était possible que Dieu acceptât les désirs conformes à ceux du Christ, il se fera et devra se faire que tous les fidèles désirent souffrir les peines éternelles plutôt qu'une créature quelconque puisse offenser Dieu, au point d'être condam-

née aux peines éternelles ; car ceci serait conforme au désir qu'exprimait le Christ en disant : « J'ai soif », c'est-à-dire, je suis altéré.

Et d'un autre côté, la véritable Raison opérera si bien parmi les Chrétiens Romains qu'ils verront que, malgré qu'ils aient l'habitude de vivre sous une loi aussi parfaite que l'est la loi Chrétienne, jamais il n'y eut une plus grande scélératesse, iniquité, impiété et mépris de Dieu et de sa loi que ce qu'on voit ici ; et il sera nécessaire que, par la Raison naturelle, chacun s'efforce d'excuser et de supporter les imperfections et les péchés qui se voient parmi les peuples qui ont une loi inférieure, ou qui, ayant la loi moyenne comme nous, et qui étant séduits par leurs supérieurs ou par les vices des Prélats et des grands pécheurs et des mal Affectionnés, ont une autre compréhension de la loi divine que nous, et ainsi sont inférieurs dans l'échelle du péché. Donc il faudra que tous, si nous voulons avoir une part dans la Miséricorde et dans la Grâce, et que, où abonde aujourd'hui le péché, abonde également la Grâce, nous pardonnions à toutes les nations, races et personnalités du monde, jusqu'à ce que, par des mœurs bonnes et correctes et par une vie sainte amendée, et par de vraies prières, ou soit étant DES HOMMES DE BONNE VIE ET DE GRANDS PRIEURS, nous puissions, par la raison, les enseigner de telle manière qu'ils puissent véritablement être condamnés par nous quand ils auront abandonné les bons exemples et les saints préceptes.

Ainsi, par la Raison naturelle, faisant à chacun, aussi bien en public que dans le privé, ce que nous voudrions que fût fait à nous-mêmes, nous provoquerons chez Dieu une semblable Miséricorde autant envers nos affaires publiques qu'envers les privées.

Et tous ceux qui ne voudront pas consentir à cette Miséricorde générale entendront le Seigneur des Seigneurs disant : que Celui parmi vous qui est sans péché lui jette la première pierre ; et aucun ne restant assez hardi pour commencer, la Femme, bien qu'adultère, restera seule et absoute par le Seigneur, alors que les Pharisiens demeureront Pharisiens. Quant à la Doctrine, il est clair que, réduite au marteau de la Raison naturelle, comme si les premiers parents n'avaient pas péché, elle restera, par Christ, éternellement. Mais avant qu'elle soit résolue et de-

meure, par le sentiment, il est nécessaire que la Doctrine des Auditeurs de Moïse révélée à la Mère du monde, comme la Doctrine Sibylline Suprême, soit conjointe et unie avec ces sentiments, lesquels dureront toujours.

Et c'est pour cela que Dieu, dans le temps de l'Ancien Testament, a ordonné que les Sibylles parlassent plus clairement, sans comparaison, de la VÉRITÉ et en Lui donnant Son APPELLATION de Roi, en L'adorant, c'est-à-dire en parlant de Jésus-Christ fils de Dieu, plus clairement, dis-je, que ne l'ont jamais fait les Prophètes Catholiques et Mâles. Et ceci fut ainsi, afin que les Gentils fussent d'autant plus instruits que la vérité était plus claire. De sorte que, aujourd'hui, il faut que cela arrive, afin que la partie la plus débile, la plus basse et la plus humiliée de Christ Adam nouveau soit celle qui obtienne la suprême victoire contre toute la fausseté de ce monde.

On a écrit que JÉSUS-CHRIST, FILS DU DIEU SAUVEUR, était ce Roi que les Romains avaient vraiment pour Roi, et qu'il fallait qu'ils l'APPELASSENT POUR LEUR ROI, S'ILS VOULAIENT ÊTRE SAUVÉS. Ceci est une Doctrine plus claire que celles de Moïse, de David, de Daniel, d'Isaïe et même de Jean-Baptiste, sauf lorsqu'il le montra du doigt ; ainsi donc aussi il est nécessaire que la Doctrine de la Mère du monde soit, pour l'intelligence des Ecritures, plus claire sans comparaison que celle des Docteurs et des Interprètes, qui furent jamais au monde, puisqu'ici c'est le Christ Lui-même qui interprète les paroles qu'Il a enseignées et fait écrire par la vertu du Suprême Amour. Et ainsi le Suprême Amour sera Interprète et Docteur de la loi dont Lui-même fut le Donateur ; attendu que personne n'est meilleur interprète de la loi que le Prince lui-même.

Trad. de H. Morard.

PENSÉE

La mort et les maux mettent l'homme sous la main de la justice de Dieu : voilà pourquoi les mânes et les malheureux sont respectables.

L.-Cl. de Saint-Martin.

PETITE CHRONIQUE DU MOIS

Pages pouvant avoir leur place dans « Les Vies Successives »[1]

Je n'éprouve aucun embarras à vous déclarer que je ne suis pas allé dans l'Illinois vérifier ce reportage ultramondain. Vous êtes donc libres de douter du fait ou de le croire. Le canard nous vient à tire-d'aile de Madrid, mais il a pris sa volée à San Jorge de Moeche. Vous allez comprendre pourquoi j'emploie ces expressions métaphoriques. Le correspondant de *Chicago Tribune* l'a saisi au passage, et nous l'accuserions de nous « avoir monté un bateau », d'y avoir embarqué le palmipède camouflé en perroquet — sans oublier de nous y embarquer aussi — si nous ne pensions pas que le colonel de Rochas ou son ombre en tressaillira d'aise en sa demeure éternelle.

« Le monde scientifique et le monde religieux étudient avec intérêt une guérison miraculeuse qui s'est produite dans le village de San Jorge de Moeche. L'aventure est en effet bizarre. Une jeune fille de 26 ans, la señorita Manuela Rodriguez Fraga, tuberculeuse depuis quelques mois, était à la mort lorsque, le 12 janvier dernier, elle guérit subitement au point que, du jour au lendemain, elle abandonna le régime lacté qu'elle suivait depuis longtemps pour manger normalement.

« On remarqua, alors, que sa force physique s'était considérablement développée. De nombreux voisins, qui s'étaient rassemblés à la ferme, pour

(1) A. de Rochas. *Les Vies Successives*. Paris, Chacornac Frères, 1924, in-16 de 472 pages avec fig. Prix : 15 fr.

juger du miracle, ne furent pas peu surpris d'entendre la jeune fille parler latin et prononcer un discours dans lequel elle les exhortait à suivre les préceptes du Christ. Ses auditeurs, étonnés, lui demandèrent qui elle était.

« — Je suis le prêtre Ortigueira, répondit-elle.

« Et comme on lui faisait remarquer qu'elle s'appelait en réalité Manuela, elle répliqua :

« — Je me souviens parfaitement d'elle.

« La nouvelle de cette réincarnation étrange se répandit rapidement par le pays et, dès le dimanche 18 janvier, des centaines de visiteurs se rendirent dans le petit village espagnol. La jeune fille prononça un sermon impressionnant. Depuis, le nombre des pèlerins ne fait que croître.

« Les prêtres du village apprirent qu'en effet, un prêtre nommé Ortigueira était mort à La Havane l'an dernier. Ils ajoutèrent que la jeune Manuela possède toutes les connaissances d'un prêtre et qu'au surplus elle a, depuis sa guérison, un accent cubain très prononcé. »

Tel est le récit superlificoquentieux.

Palmipède ou grimpeur, nous le présentons en liberté. Nous nous en voudrions de le dépouiller d'une seule plume ou de gâter ce récit par le moindre commentaire.

PAUL-REDONNEL

Phytothérapie Médicamenteuse

Philibert Guybert, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, nous donne dans ses Œuvres charitables une série de procédés et de moyens bien curieux pour médiciner les arbres et obtenir ainsi des fruits médicamenteux. Cette méthode véritablement originale et agréable, il s'en fait le défenseur et l'apôtre, parce que, dit-il, la plupart des malades ont une répulsion instinctive pour les horribles drogues que les médecins les condamnent à avaler. Tout en louant comme il convient son intention éminemment charitable, il faut reconnaître toutefois qu'il avait eu des

prédécesseurs dans cette voie. Columelle, Varron, Pline et Arnaud de Villeneuve avaient déjà abordé ce sujet dans leurs œuvres. Ce dernier, dans un de ses ouvrages, enseigne qu'un prudent et fidèle médecin doit travailler surtout à chasser les maladies, plutôt par viandes qui ont quelque vertu médicinale que par âpres médecines. C'est surtout pour obtenir des fruits purgatifs qu'il nous dit comment on doit procéder, mais la méthode peut s'appliquer également aux autres produits médicamenteux. Il faut à l'entrée du printemps ouvrir et fendre l'arbre choisi au bas du tronc, un peu au-dessus de la racine, ou bien il faut le perçer avec une tarière et farcir ces trous et cette fente avec les médicaments choisis soit : ellébore noir pilé ou scammonée, ou coloquinte. Cela étant fait, il faut boucher les trous ; les fruits qui pousseront seront certainement purgatifs. Si l'on n'ose entreprendre cette opération assez délicate, on peut se contenter d'arroser les racines avec de l'eau imprégnée des principes médicamenteux choisis, le résultat sera à peu près le même que le précédent.

Dioscorides conseille un autre moyen. Il faut semer tout autour de l'arbre fruitier des plantes laxatives; les fruits qui pousseront emprunteront certainement une partie de ces principes médicamenteux. On peut obtenir ainsi des fruits soporifiques et d'autres qui combattent la peste et les venins.

Ce qu'il y a de très curieux, c'est que ce procédé un peu primitif et rudimentaire a été repris à notre époque par un ingénieur chimiste qui, lui, a traité la question scientifiquement : Au lieu de choisir les arbres, le savant dont il s'agit s'est adressé à un végétal qui tient peu de place et pousse très rapidement, le cresson. Il a préparé des sols médicamenteux avec du fer, du manganèse, du soufre, de l'iode, de la potasse, de la soude, etc., etc., et il a semé dans ce milieu les graines de cette plante qui ont très bien poussé. Il a pu ainsi obtenir une série de végétaux doués d'une valeur thérapeutique de 1er ordre. Cela se comprend d'autant mieux que le principe médicamenteux a été en quelque sorte distillé par la plante et vitalisé, dynamisé par elle et rendu, par conséquent, beaucoup plus assimilable pour notre organisme. Ce qu'il y a de certain, c'est que grâce à cette thérapeutique renouvelée des anciens, j'ai souvent obtenu de véritables succès là où la méthode

officielle ne m'avait rien donné. Mais je ne veux pas insister davantage sur ce procédé original qui intéressera certainement les lecteurs du *Voile*, car il se rattache à l'occultisme par plus d'un côté. C'est pourquoi j'ai cru bon de le rapporter ici.

Dr VERGNES.

Singulier parallélisme de faits

ENTRE MM. ALBERT SARRAUT ET CONSTANS

Nés tous deux sous le ciel de Toulouse, ont été tous les deux sous-secrétaires d'Etat à l'Intérieur, sont devenus ensuite ministres, ont été nommés gouverneurs généraux de l'Indo-Chine, sont redevenus ministres ; ont été nommés ambassadeurs de la République Française à Constantinople. Il y a eu sous le ministère Constans le mouvement boulangiste. Le soulèvement des vignerons du Midi s'est produit M. Albert Sarraut étant membre du gouvernement. L'un et l'autre ont été reniés par leur parti ou blâmés.

M. Albert Sarraut a collaboré sous le pseudonyme de ROSARIO, à la *Revue Méridionale* de Carcassonne, où il rédigeait la rubrique artistique.

Il y a peut-être d'autres points communs quant au *curiculum vitæ* de M. Constans journaliste, avec M. Albert Sarraut.

X.

Carnet de l'Occultiste

Fiancé à une Invisible ! de Marc SAUNIER. Collection « Roman et Occultisme », Chiberre, éditeur, Paris.

La mode est actuellement aux romans plus ou moins teintés d'occultisme ; il serait toutefois malaisé de dire si c'est un bien ou un mal pour le genre roman comme pour l'occultisme lui-même. Cet ouvrage de M. Marc Saunier est uniquement, faut-il le dire, une œuvre d'imagination. Ecrit d'une plume alerte, il se lit très facilement, mais il me paraît re-

grettable que l'occultisme puisse servir de prétexte à des épisodes non pas seulement étranges, mais ridicules et burlesques, comme la plupart de ceux au milieu desquels se débat l'infortuné héros du roman. C'est la seule conclusion qui m'a paru se dégager de la lecture de ce livre.

Libre-arbitre et Déterminisme, de Louis GASTIN. Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic.

Sous son volume réduit, cet opuscule de M. L. Gastin contient de très bonnes choses excellemment dites. L'auteur a longuement médité son sujet avant de rédiger cet ouvrage qui porte la marque d'une réflexion profonde. Ecrivant un traité de philosophie, il a pesé le sens de tous les termes employés, ce qui fait si souvent défaut, hélas ! à de prétendus ouvrages philosophiques.

M. Gastin a très bien distingué et analysé le rôle respectif des trois causes de l'activité sur le plan humain : Destin, Providence et Volonté individuelle. Faute d'avoir saisi le mécanisme de ces trois causes actives, et leur jeu combiné dans la production d'actes apparemment spontanés, la plupart des hommes ont discuté, discutent et discuteront longtemps encore sur la question du libre-arbitre, allant du libre-arbitre absolu à un fatalisme non moins absolu. L'individu est libre, mais (qu'on me passe cette comparaison), au bout d'une corde plus ou moins longue. Il est libre dans un cercle d'activité dont le rayon correspond à la longueur de cette corde ; ce rayon dont la longueur dépend en partie du tempérament, des instincts, des relations avec l'ambiance, c'est-à-dire de la Fatalité combinée à la Providence, peut varier suivant l'évolution propre et vraiment active de l'individu.

C'est aussi la conclusion à laquelle conduit l'étude de la science astrologique. Les prédictions tirées de l'examen des Directions se réalisent souvent, mais pas toujours, ce qui est bien la preuve d'une activité propre, non liée à la trame fatale du Destin. *Astra inclinant, non necessitant.* Au milieu de la trame fatale, il y a place néanmoins pour bien des possibilités et pour l'évolution vraie, active, de la monade humaine, pour son affranchissement et sa coopération efficace à la réalisation du Royaume de Dieu.

Dr E. DELOBEL.

Manuel théorique et pratique de spiritisme, par le chevalier LE CLÉMENT DE SAINT-MARCQ.

Petit manuel très clair, où l'auteur donne de judicieux conseils sur la technique des séances et aussi sur la théorie spirite. Notre confrère belge a voulu surtout que son opuscule ait un cachet scientifique, il a réussi dans une assez large mesure. C'est pourquoi je le félicite de sa généreuse tentative.

Dr VERGNES.

REÇU :

Le Communisme spiritualiste, de F. JOLLIVET-CASTELOT. Editions de La Rose+Croix, Sin-le-Noble (Nord).

Les pires joies, d'Edmond ROCHER. Roman. Le 7e jour, Paris.

LES REVUES

Merci à nos confrères du *Quotidien*, de *La Lanterne*, du *Rappel*, du *Progrès de Lyon*, de *La Côte d'Azur Médicale*, du *Crible*, de *Eon*, de *L'Avenir Spirite*, de *La Revue Métapsychique*, de *La Revue Théosophique*, de *La Rose-Croix*, de la revue *Afrique*, de *The Occult Review*, de *Magische Blatter*, de *O Pensamento*, du *Mondo Occulto*, de *La Science spirituelle* et de *L'Essor Niçois* pour les flatteuses citations des articles de notre Revue.

LA DIRECTION.

JOURNAUX ET PÉRIODIQUES REÇUS : *Le Mercure de France*. — *Psyché*. — *Le Symbolisme*. — *La Revue Internationale des Sociétés Secrètes*. — *La Vie pratique*. — *Coude à coude*. — *La Thérapeutique dentaire*.

Dans *Le Monde Nouveau*, M. de Grandprey écrit un article sur Strindberg alchimiste, dans lequel sont transcrites quelques lettres de Strindberg à F. Jollivet-Castelot, jadis reproduites dans la revue *Rosa alchemica*, si mes souvenirs sont exacts. Il y a de cela quelque vingt ou vingt-cinq ans, la Société

Alchimique de France avait également édité l'*Hortus Merlini*, ouvrage dans lequel étaient exposées en détail les hypothèses très curieuses de Strindberg sur la constitution de la matière et ses expériences non moins originales de transmutation.

Mazdaznan. — *Paz.* — *O Astro.* — *Verdade E Luz.* — *Accion Femenina*, avec un bon article sur l'art sacerdotal.

O Pensamento reproduit dans son numéro d'avril les sensationnelles prédictions de l'astrologue Kronstrom pour l'année 1925, parues dans le numéro de janvier du *Voile d'Isis*.

Il Veltro e Luce. — *Luce E Ombra.* — A lire dans le *Mondo Occulto* un court article de V. Cavalli, intitulé : Le mouvement, le temps et l'espace.

The Lyceum Banner. — *The Two Worlds.* — *Occult Review* d'avril publie sous la signature de Lewis Spence, auteur du *Problème de l'Atlantide*, une longue et intéressante étude sur la mer des Sargasses et ses relations avec l'Atlantide.

Dans le second volume trimestriel d'*Astrological Bulletina*, une excellente réponse d'Alexander W. Durham à un article de *Jacksonville Journal* intitulé « L'Astrologie contre l'Astronomie ».

Enfin les nos 2 et 3 de la revue bulgare *Le Grain de Blé*, réunis en un seul fascicule ; mais je dois avouer humblement que mon ignorance complète des langues slaves m'a empêché, à mon grand regret, de donner mon appréciation.

Dr Em. DELOBEL.

AVIS IMPORTANT

Les traductions en français des ouvrages de Rudolf Steiner publiées par les « Editions Alice Sauerwein » sont en vente à notre librairie.

Nous ajoutons que la Société Anthroposophique de France n'a pas d'organe officiel.

Les Gérants : CHACORNAC FRÈRES.

Poitiers. — Imp. Moderne, NICOLAS, RENAULT et Cie.

